

À la confluence de l'Histoire, de la Géographie, de l'Archéologie et des langues anciennes, cet ouvrage présente un point sur les recherches récentes entreprises en Anatolie, une région du monde exceptionnelle, carrefour de grandes civilisations et de sociétés variées. Il souligne en outre la vigueur des échanges culturels sur la longue durée.

At the meeting of History, Geography, Archaeology and ancient languages, this book presents recent researches undertaken in Anatolia, an exceptional area located at the crossroads of great civilizations and various societies. Indeed, it underlines the vigour of cultural exchanges over a long time span.

Hadrien BRU est Maître de Conférences en Histoire Ancienne à l'Université de Franche-Comté (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité).

Guy LABARRE est Professeur d'Histoire Grecque à l'Université de Franche-Comté (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité).

Presses universitaires de Franche-Comté  
<http://presses-ufc.univ-fcomte.fr>



Prix : 60 euros les 2 volumes  
ISBN 978-2-84867-473-5



L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures – Hadrien BRU et Guy LABARRE (éds)

# L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures

(II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. – V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)

COLLOQUE INTERNATIONAL DE BESANÇON - 26-27 NOVEMBRE 2010



Volume 1.  
Autour d'un projet d'atlas historique  
et archéologique de l'Asie Mineure.  
Méthodologie et prospective

édité par  
Hadrien BRU et Guy LABARRE

Presses universitaires de Franche-Comté

## Entre Rochers sombres et errants : sur les difficultés de dresser une carte historique du Bosphore antique

Il y a des lieux antiques qui échappent à toute tentative de cartographie moderne<sup>1</sup>. C'est le cas des « pierres du pinacle », sur la lisière de l'Anatolie des peuples et des cités. Généralement reconnues comme signes de la limite septentrionale du Bosphore thrace, à l'entrée de la mer Noire, et du point où l'Europe rencontre l'Asie, elles auraient été connues même avant « Homère ». Quelle que soit la vérité historique derrière le mythe, aux temps les plus anciens de l'invention et des transpositions épiques, il est certain que différents θαύματα géologiques ont effrayé les premiers navigateurs grecs qui se sont aventurés sur la mer Inhospitalière<sup>2</sup>. Les mentions des Planctes, des Symplégades et des Cyanées sont nombreuses dans les textes anciens et dans leurs réceptions modernes, mais elles sont incompatibles<sup>3</sup>. Il est pratiquement impossible de les cartographier ensemble sur un support fidèle à la réalité du terrain.

D'un point de vue antique, la variation n'était pas gênante pour les espaces agéométriques, ni pour les actions mythico-poétiques, situées dans des temps anhistoriques. Dans le Bosphore, l'ambiguïté spatiale était facilement concevable. Les Grecs n'avaient

\* Institut des recherches néohelléniques, Athènes – Excellenz Cluster Topoi, DAI Berlin

1 Je suis reconnaissante aux éditeurs de ce volume pour leur aide. Tout erreur restante est de ma seule responsabilité. Ce texte reprend des idées inédites, exprimées dans ma thèse « La Plus merveilleuse des mers : recherches sur la représentation de la mer Noire et de ses peuples dans les sources antiques, d'Homère à Ératosthène », actuellement sous presse dans la collection *Orbis Terrarum* de Brepols. Les traductions sont personnelles.

2 Sur les implications de ce nom, voir principalement A. BACCARIN, « Il 'mare ospitale'. L'arcaica concezione greca del Ponto Eusino nella stratificazione delle tradizioni antiche », *DHA* 23, 1, 1997, p. 89-118, S. WEST, « 'The Most Marvelous of All Seas': The Greek Encounter with the Euxine », *Greece&Rome* 50/2, 2003, 151-167, B. ECK, « Voyageurs grecs et exploration de la mer Noire », dans H. DUCHÊNE (éd.), *Voyageurs et antiquité classique*, Dijon, 2003, p. 23-50, et notre article « Du Pont à la Mer Majeure : notes de philologie et d'histoire », *Peuce* SN 6 (2008), p. 165-188. Plus généralement, sur la connaissance archaïque de la région pontique, voir A. IVANTCHIK, *Am Vorabend der Kolonisation. Das nördliche Schwarzmeergebiet und die Steppennomaden des 8.-7. Jhs. v. Chr. in der klassischen Literaturtradition: Mündliche Überlieferung, Literatur und Geschichte*, Berlin-Moskau, 2005.

3 Voir les inventaires de R.C. SEATON, « The Symplegades and the Planctae », *AJPh* 8/4, 1887, p. 433-440 ; W. PAPE, G.E. BENSELER, *Wörterbuch der Griechischen Eigennamen*, Braunschweig, 1911<sup>3</sup>, s.u. « Κῶνεια » ; O. JESSEN dans W.H. Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, 1902-1909, col. 2540-2548, s.u. « Planktai » ; W. RUGE, « Kyaneai 3 », *RE* 22, 1922, col. 2236 ; G. TÜRK, « Symplegades », *RE* 4, 1931, col. 1170-1171 ; F. GISINGER, « Planktai », *RE* 40, 1950, col. 2187-2199. Nous avons traité brièvement de cette question dans notre article « The European Shores of the Bosphorus », *Encyclopedia of the Hellenic World* (www.ehw.gr 2008).

pas de détroit dans ce que l'on estimait, avec Thucydide (I, 4, 1), être la mer hellénique par excellence, l'Égée. Les rumeurs sur les difficultés de tels passages, véhiculées par des histoires de marins, ont transfiguré ces dangers indéniables en des monstres périlleux. Leur imaginaire s'est enrichi progressivement, dans des créations orales ou écrites ainsi que dans des exégèses savantes : ce progrès est de nature littéraire, non pas historique. En effet, l'histoire des représentations prémodernes de l'espace n'est pas principalement évolutive, mais contextuelle : le choix des renseignements, du genre littéraire et du format scientifique – empirique ou mathématique – sous lesquels ils sont présentés dépend du cours de l'histoire événementielle ainsi que des circonstances culturelles – comme la formation et l'intérêt de l'auteur et du public qu'il vise, la disponibilité et la préférence pour certaines sources. C'est pourquoi on doit s'attendre, en lisant les textes concernant les Rochers du Bosphore, à une multitude de correspondances avec le monde réel, en fonction du contexte historique et culturel de l'auteur qui en fait la mention.

Dans une perspective moderne, ces *θάματα* peuvent être compris comme illustrations de plusieurs catégories d'espace que nous présenterons dans les deux premières parties de cette contribution. Initialement, les Roches dangereuses appartiennent à l'espace mythique de l'épopée archaïque – bien évidemment, impossible à cartographier en deux, trois et même quatre dimensions. Dans un second temps, ils relèvent de ce que l'on pourrait considérer être deux types d'espaces interprétatifs : le premier correspond à l'espace poétique, imaginé dans des textes d'auteurs qui s'inspirent des traditions mythico-épiques, orales et écrites. Ceux-ci créent un Bosphore selon les contraintes de leur univers fictionnel. Le second type est celui de l'espace historiographique, des auteurs qui ont eu un contact, direct ou, plus souvent, indirect, avec l'espace historique et qui veulent expliciter une correspondance entre leurs Rochers et les lieux réels. De fait, nous n'avons plus accès à l'espace historique, c'est-à-dire à l'espace physique, tel qu'il pouvait être perçu par les Anciens qui voulaient ancrer le mythe dans leur paysage : la topographie du Bosphore a été fortement modifiée dans les derniers siècles pour faciliter la navigation des gros bateaux mécanisés. Bien que des voyageurs modernes l'ait cherché, aucun endroit précis n'a révélé la preuve archéologique d'une identification antique explicite avec les toponymes transmis par les textes. Seule la comparaison de ces textes avec les cartes modernes et les pilotes de navigation nous permet aujourd'hui de dresser un inventaire des quatre localisations anciennes, autrement dit des quatre illustrations des Roches vacillantes en tant qu'espaces historiographiques. Ce constat nous amène, dans la troisième partie de cette étude, à quelques réflexions méthodologiques sur la représentation moderne de ces multiples roches, toujours errantes.

## 1. Les Rochers dans l'espace mythique

Il n'est pas surprenant de soutenir à l'heure actuelle que la géographie de l'*Odyssee* et, à plus forte raison, de l'épopée archaïque en général, y compris des supposées *Argonautiques* préhomériques, est impossible à mettre en carte. Pourtant, dans une partie de la bibliographie littéraire, historique et, parfois même archéologique, on continue à trouver des cartes, à la manière de celle de James O. Thomson ou d'Edward H. Bunbury, qui combinent des informations reflétées dans les textes et des contours modernes. Le même abus peut être signalé dans le commentaire des textes antiques. Ainsi, selon l'avis le plus répandu encore de nos jours, le *Retour* d'Ulysse dans l'*Odyssee* ne serait, en beaucoup d'endroits, qu'un calque ou une réponse à l'exceptionnel voyage d'Argô<sup>4</sup>. Le prouveraient, selon ces savants,

<sup>4</sup> Cette approche caractérise l'école néo-analytique, au moins à partir de R.H. KLAUSEN, *Die Abenteuer des Odysseus*, Bonn, 1834, 235q. ; aussi A. KIRCHHOFF, *Die Composition der Odyssee*, Berlin, 1869, p. 84-86, et *Die*

les motifs géographiques des Planctes, des pays d'Aïa et de Circé, des Cimmériens et même des Lestrygons. Pourtant, la seule occurrence explicite du voyage argonautique est l'évocation, dans le chant XII, v. 69-72, de

οἷ δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηῦς  
Ἄργῳ πάσι μέλουσα, παρ' Αἰήταο πλέουσα.  
καὶ νῦ κε τὴν ἔνθ' ὄκα βάλεν μεγάλας ποτὶ πέτρας,  
ἀλλ' Ἥρη παρέπεμψεν, ἐπεὶ φίλος ἦεν Ἴήσων.

Argô dont tout le monde s'occupe, la nef des hautes traversées qui seule longea cette côte, voguant, après avoir quitté le pays d'Aiêtès. Et même alors elle aurait été vite écrasée sur les grands rochers, mais Héra lui fit traverser l'obstacle, car Jason lui était cher.

Dans les hexamètres précédents, présentant l'itinéraire à suivre pour revenir de l'Hadès vers le monde des humains, Circé annonçait deux solutions (XII, 55sq.) pour une traversée entre la mer des Sirènes et la Thrinakiè, où paissaient les vaches du Soleil. Ainsi, avant d'enseigner au héros les secrets de la navigation entre Scylla et Charybde (XII, 73-126 ; cf. 234-261), elle lui a décrit ce que les dieux appelaient les Planctes (XII, 59-68)<sup>5</sup> :

... πέτραι ἐπηρεφέες, προτὶ δ' αὐτὰς  
κύμα μέγα ροχθεὶ κυανώπιδος Ἀμφιτρίτης.  
Πλαγκτὰς δὴ τοὶ τὰς γε θεοὶ μάκαρες καλέουσι.  
τῆ μὲν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται οὐδὲ πέλειαι  
τρήρωνες, ταὶ τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν,  
ἀλλὰ τε καὶ τῶν αἰὲν ἀφαιρεῖται λις πέτρη.  
ἀλλ' ἄλλην ἐνίησι πατὴρ ἐναριθμιον εἶναι.  
τῆ δ' οὐ πῶ τις νηῦς φύγεν ἀνδρῶν, ἣ τις ἴκηται,  
ἀλλὰ θ' ὁμοῦ πῖνακάς τε νεῶν καὶ σώματα φωτῶν  
κύμαθ' ἀλὸς φορέουσι πυρός τ' ὀλοῖο θύελλαι.

... des rochers en surplomb ; contre eux gronde la grande vague d'Amphitritè au sombre regard bleu : sache que les dieux bienheureux les appellent « Planctes ». D'un côté, ni les oiseaux ne passent, ni même les timides pigeons ramiers qui apportent l'ambrosie à Zeus Père ; le rocher glissant en attrape toujours un, mais le Père en relâche un autre pour compléter le nombre. De l'autre côté, aucune nef d'hommes, qui y soit arrivée, ne s'en est échappée ; planches de nefs et corps d'hommes, les vagues de la mer les emportent et les éruptions du funeste feu.

*homerische Odyssee*, Berlin, 1879, p. 287-290 ; elle gagne en ampleur grâce à U. von WILAMOWITZ-MOELLEN-DORF, *Homerische Untersuchungen*, Berlin, 1884 (*Philologische Untersuchungen*), p. 165-168, et *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, Berlin, 1924, 2.236-248, P. FRIEDLANDER, « Kritische Untersuchungen zur Geschichte der Heldensage », *Rheinisches Museum für Philologie* 69 (1914), p. 299-341, W. KRANZ, « Die Irrfahrten des Odysseus », *Hermes* 50 (1915), p. 93-112, et surtout avec l'ouvrage de K. MEULI, *Odyssee und Argonautica*, Berlin, 1921 (cf. *Gesammelte Schriften*, Basel, 1975, vol. II, p. 593-676), désormais la principale référence de toutes les études sur ce sujet : cf., e.g., P. VON DER MÜHLL, « Odyssee », *RE Suppl.* 7 (1940), col. 696-768 (surtout 721-731), A. LESKY, « Aia », *WS* 63 (1948), p. 22-68 (= dans *Gesammelte Schriften. Aufsätze und Reden zu antiker und deutscher Dichtung und Kultur*, Bern-München, 1966, p. 26-62), R. MERKEL-BACH, *Untersuchungen zur Odyssee*, München, 1951 (*Zetemata* 2), p. 201sq. Aussi, L. MOULINIER, *Quelques hypothèses relatives à la géographie d'Homère dans l'Odyssee*, Aix-en-Provence, 1958 (*Annales de la Faculté des Lettres Aix-en-Provence* NS 23), p. 80. Dernièrement, voir A. BALLABRIGA, *Les Fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssee*, Paris, 1998 ; A. HEUBECK, A. HOEKSTRA (éd.), *A Commentary on Homer's Odyssey*, vol. II, Oxford, 1989, p. 121 ; W. KULLMANN, « Ergebnisse der motivgeschichtlichen Forschung zu Homer (Neoanalyse) », dans R.J. MÜLLER (éd.), *Wolfgang Kullmann - Homerische Motive. Beiträge zur Entstehung, Eigenart und Wirkung von Ilias und Odyssee*, Stuttgart, 1992, p. 100-134 (surtout p. 125-129) ; G. DANEK, *Epos und Zitat. Studien zu den Quellen der Odyssee*, Wien, 1998 (*Wiener Studien Beiheft* 22), p. 197sq. ; M.L. West, « *Odyssey and Argonautica* », *Classical Quarterly* 55/1, 2005, p. 39-64, etc. *Contra*, U. HÖLSCHER, *Die Odyssee. Epos zwischen Märchen und Roman*, München, 1988, p. 170-185.

<sup>5</sup> À propos de la « langue des dieux », à laquelle cette « géographique Kuriosität » appartiendrait, voir A. HEUBECK, « Die homerische Göttersprache », *Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft* 4/2, 1949-1950, p. 197-218. On pourrait supposer que le polygraphe Karystios, de l'école de Pergame, dans un passage connu par une scholie à Théocrite (XIII, 22 = fr. 16 Müller) répond à Homère en révélant une autre « traduction » dans la langue des dieux du nom des Cyanées : « Καρύστιος ὁ Περγαμηνός φησι Κυανέας μὲν ὑπὸ ἀνθρώπων, ὑπὸ δὲ θεῶν Φόρκου (corr. Ὀρκου) πύλας κεκλήσθαι / Karystios de Pergame dit que les Cyanées sont ainsi nommées par les hommes et 'portes de Phorkos / Horkos' par les dieux ». Cette équivalence relève du rapprochement des Cyanées de l'Au-delà et, sans doute, du Pont-Euxin. Voir V. Burr, *Nostrum mare. Ursprung und Geschichte der Namen des Mittelmeeres und seiner Teilmeere im Altertum*, Stuttgart, 1932, p. 34.

L'obstacle des « Rochers errants » est omis dans le récit rétrospectif du héros (XII, 166sq.), qui suit, pour le reste, l'itinéraire anticipé par la déesse-sorcière (XII, 37-142). C'est seulement à partir de cette différence entre deux passages proches du chant XII que certains lecteurs anciens comme beaucoup de chercheurs modernes ont compris que le choix d'Ulysse a dû se faire entre les Planctes et le couple monstrueux de Scylla et de Charybde. En privilégiant une périlleuse navigation au milieu des deux monstres (XII, 73-126, 234-261), le poète de l'*Odyssée* aurait voulu développer une formule géographique non-argonautique et faire de son *Retour* une alternative à celui de Jason, peut-être déjà bien connu du public de l'*Odyssée*. Pourtant, à la fin du poème, Ulysse raconte à Pénélope comment « il a entendu la voix des Sirènes et leurs plaintes sonores, atteint les rochers des Planctes, la terrifiante Charybde, et Scylla, à laquelle les hommes n'ont jamais échappé indemnes (ἦδ' ὡς Σειρήνων ἀδινάων φθόγγον ἄκουσεν, / ὡς θ' ἴκετο Πλαγκτὰς πέτρας δεινὴν τε Χάρυβδιν / Σκύλλην θ', ἦν οὐ πῶ ποτ' ἀκήριοι ἄνδρες ἄλυξαν ; XXIII, 326-328) ». Cette troisième forme de l'itinéraire, analogue à la première prédiction de Circé, mais différente du récit qu'en avait fait Ulysse chez les Phéaciens, en raison précisément de la présence des Planctes, n'est qu'une preuve supplémentaire du caractère malléable de l'épopée orale et de sa tolérance à la variation des itinéraires<sup>6</sup>. Elle montre encore une fois le danger auquel s'expose tout philologue qui essaie de reconstituer, à partir d'une intertextualité homérique supposée, un poème des *Argonautiques*, qui n'ont peut-être jamais existé en tant que texte à l'époque archaïque.

Quant aux conclusions géographiques à tirer de la présence des Planctes argonautiques dans l'*Odyssée*, la prudence des Modernes est de rigueur : en situant le motif folklorique d'une frontière infranchissable entre les deux mondes sur le chemin du retour, « Homère » présente une version du mythe différente de toutes les *Argonautiques* ultérieures<sup>7</sup>. Cela n'est pas surprenant, dans la mesure où l'*Odyssée* est un νόστος et les *Argonautiques* l'épopée d'un voyage vers un ailleurs. C'est pourquoi le poète de l'*Odyssée* ne peut être proche d'un poète des *Argonautiques* que par l'usage du même motif d'un passage fantastique, vers un autre monde<sup>8</sup>.

Strabon (III, 2, 12) le reconnaissait déjà : « Homère » aurait pu être influencé dans la composition de son tableau imaginaire des « Rochers errants » par des informations sur des détroits d'Occident et d'Orient : les côtes dangereuses et les éruptions de lave pourraient évoquer, indirectement, un paysage similaire à celui de Sicile ou, si l'on veut y retrouver la grande sortie vers l'Océan, même le détroit de Gibraltar. Aussi, des rumeurs du Septentrion propontique, sur la difficulté du franchissement des Détroits, auraient pu enrichir l'inventaire des motifs des contes populaires qui transposaient ces réalités éloignées dans le domaine du fantastique, dans le mythe et dans son expression épique. Si l'on fait la distinction entre l'usage d'une caractéristique physique d'un lieu et son nom et sa localisation, on peut comprendre pourquoi il ne faut pas localiser les Planctes de notre *Odyssée* dans le détroit de Messine ou dans le Bosphore. Il convient mieux de se contenter de l'hypothèse – certes, improuvable, comme tout ce que l'on affirme sur la forme orale des

6 Cf. G. DANEK, « Odysseus between Scylla and Charybdis », dans A. HURST, F. LÉTOUBLON (éd.), *La Mythologie et l'Odyssée : Hommage à G. Germain. Actes du colloque international de Grenoble, 20-22 mai 1999*, Genève, 2002, p. 16-25.

7 Cf., entre autres, K. MEULI, *Odysee...*, p. 88-89, G. FINSLER, *Homer*, Leipzig-Berlin, 1914<sup>1</sup> (Aus deutscher Dichtung 22), vol. 1, p. 24.

8 S. THOMPSON, *Motif-index of Folk-literature: A Classification of Narrative Elements in Folk-Tales, Ballads, Myths, Fables, Mediaeval Romances, Exempla, Fabliaux, Jest-Books and Local Legends*, Copenhagen, 1955-1958<sup>2</sup> (1<sup>re</sup> éd. 1933-1935), enregistre, parmi ses entrées « Access to lower world » (F 90 et suiv.), F 91.1 « Slamming door on exit from mountain otherworld », 152.2 « Slamming drawbridge to otherworld », 156.4 « Slamming (falling) door to otherworld », (comme le signale aussi M.L. WEST, « *Odyssey...* », p. 42 n. 13).

littératures anciennes – selon laquelle la réputation nautique de ces passages difficiles a pu modeler, pendant des générations, certaines variantes de leur légende.

En conséquence, dans l'état actuel de nos connaissances sur les *Argonautiques* grecques, rien n'indique qu'« Homère » aurait véritablement fait la moindre référence à l'entrée en mer Noire, à part l'exégèse homérique tardive, résumée au mieux par Strabon, lequel suit la tradition remontant à Hérodote et aux tragiques (I, 2, 10 ; III, 2, 12 ; cf. *infra*). Sur une nouvelle carte du Bosphore, dans la confection de laquelle les auteurs seraient scrupuleusement soucieux de la réalité des perceptions et des identifications antiques, ces références ne peuvent pas figurer en tant qu'attestations du lieu cartographié. Elles doivent être classées dans une série à part, comme des échos possibles d'un espace mythique, régi par d'autres lois que l'espace physique.

## 2. Les Rochers dans l'espace interprétatif

### 2.1. L'espace poétique : fluidité des noms, formes et des localisations

Pour une partie des auteurs grecs et latins – en particulier pour les poètes –, les Rochers sont restés un simple motif du mythe argonautique et odysseén. Ainsi étaient-ils suffisamment fameux pour être reconnus derrière maintes variations poétiques du nom et n'avaient-ils pas besoin d'une correspondance avec une forme précise dans la topographie du Bosphore thrace.

Avec Euripide (*Médée* v. 159., 1263) et avec son contemporain, Hérodote (IV, 85), on constate que ce qui était évoqué, chez « Homère », comme espace mythique, entre Scylla et Charybde entourées d'un nuage sombre (*Odyssee* XII, 595q., cf. XII, 403-406, XIV, 301-304), est devenu un espace interprété. À la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une partie de la tradition argonautique mythico-épique a déjà identifié les Πλαγκται – dans le cas d'Hérodote – et les Συμπληγάδες (συγχωρούσαι ou συνδρομάδες) – dans le cas d'Euripide – avec les Κυάνειαι πέτραι, à l'embouchure pontique du Bosphore thrace. Cette synthèse d'au moins deux motifs folkloriques, symboles de l'obstacle bloquant le passage vers un autre monde, apparaît donc comme indissociable de la localisation de ces deux rochers couleur de tempête, qui s'entrechoquent, à l'entrée de la mer septentrionale<sup>9</sup>. Quelques années auparavant, quand Sophocle a mis en scène son *Antigone*, les Rochers sombres, marquant l'accès vers cette « autre espèce d'Océan » – selon l'expression de Strabon I, 2, 10 –, étaient présentés non pas comme des îles, mais comme des promontoires (« ἀκταὶ Βοσπόρραι », v. 966-976). L'ambiguïté de l'identification poétique avec une irrégularité du littoral du détroit durera toujours<sup>10</sup>. Mais en jugeant d'après la documentation littéraire – certes, extrêmement fragmentaire – qui nous est parvenue, nous pourrions supposer que la fin du premier siècle classique, avec l'intérêt accru des Athéniens pour la maîtrise du détroit, a encouragé le développement de cet espace interprétatif. Le lien avec le monde

<sup>9</sup> On remarquera la cohérence entre les épithètes symboliques des Rochers et celles appliquées par Pomponius Méla 1.102 au Pont-Euxin tout entier : « breuis, atrox, nebulosus, raris stationibus, non molli neque harenoso circumdatus litore, uicinus aquilonibus, et quia non profundus est fluctuosus atque feruens, olim ex colentium saeuo admodum ingenio Axenus, post commercio aliarum gentium mollitis aliquantum moribus dictus Euxinus / étroit, atroce, nuageux, pourvu de rares ports, sans un littoral tendre ni sableux, proche des vents du Nord, orageux et bouillonnant car peu profond, appelé jadis 'Inhospitalier' à cause du caractère sauvage de ceux qui l'habitaient, nommé ensuite 'Hospitalier' en raison du contact avec d'autres peuples de mœurs en quelque sorte adoucies ».

<sup>10</sup> Euripide, *Andromaque*, v. 861-865 ; la scholie à Théocrite XIII, 22 a « ἀκραὶ Κυανέας ». Puisque la mer a elle-même la couleur « sombre », les Cyanées peuvent être des « δῖναι », « tourbillons », dans une épigramme anonyme de l'*Anthologie grecque, appendix – epigrammata dedicatoria* 107 (éd. E. Cougny) ; les *Hymnes orphiques* XVI, 1, ont « κόλποι », alors que les *Argonautiques orphiques* mentionnent régulièrement les « πέτραι ». Voir aussi, le quatrième type d'identification historiographique, *infra*.

de l'*Odyssée* est prouvé historiquement par Hérodote. Il était donc attendu que les poètes se ressource dans l'épopée pour dépeindre l'entrée vers le séjour éternel d'Achille et des Cimmériens, vers la mer « Hospitalière » comme l'accueillant monde des morts :

Euripide, *Iphigénie en Tauride* v. 392-406, 422-438

<p>κυνάει κυνάει σύνοδοι θαλάσσης,      ἴν' οἴστρος τό πετόμενος ἼΑργόθεν†      ἄξενον<sup>a</sup> ἐπ' οἶδμα διεπέρασεν      Ἄσιήτιδα γαίαν      Εὐρώπας διαμείψας.      τίνες ποτ' ἄρα τὸν εὐυδρον δονακόχλοον      λιπόντες Εὐρώταν      ἢ ρεύματα σεμνά Δίρκας      ἔβασαν ἔβασαν ἄμεικτον αἶαν, ἔνθα κούραι      δίαί τεγγει      βωμοὺς καὶ περικίονας      ναοὺς αἶμα βρότειον; [...]</p> <p>πῶς τὰς συνδρομάδας πέτρας,      πῶς Φινεΐδας †ἀύ-      πνουστ' ἀκτὰς ἐπέρα-      σαν παρ' ἄλιον αἰγιαλὸν ἐπ' Ἄμφιτρί-      τας ῥοθίαι δραμόντες,      ὅπου πεντήκοντα κορᾶν      Νηρηίδων χοροὶ      μέλπουσιν ἐγκύκλιοι,      πλησιστίοισι πνοαῖς,      συρίζοντων κατὰ πρύμναν      εὐναίων πηδαλίων,      αὔραισιν νοταῖς      ἢ πνεύμασι Ζεφύρου,      τὰν πολυόρνιθον ἐπ' αἶ-      αν, λευκὰν ἀκτάν, Ἄχιλλῆ-      ος, δρόμους καλλισταδίους,      ἄξεινον κατὰ πόντον;</p>	<p>D'encre, d'encre sont les chemins de la mer,      où le taon qui s'envola d'Argos      mena &lt;Iò&gt; sur le flot du Mal-Accueil      la faisant passer d'Europe      vers la terre asiatique.      Qui sont donc ceux qui ayant abandonné      l'Eurotas,      ses eaux douces, ses roseaux verdoyants,      ou les flots vénérables de Dirké,      s'en allèrent, s'en allèrent vers la terre hors du      monde, où en l'honneur de la vierge déesse      coule le sang des mortels      sur les autels et entre les temples à colonnades ? [...]</p> <p>Comment ont-ils franchi les Roches-qui-      s'entrechoquent,      comment &lt;ont-ils longé&gt; les promontoires de      Phineus &lt;où l'eau coule&gt; sans repos,      avançant le long de la côte marine, dans les remous      d'Amphitrité,      où les cinquante Néréides      chantent en chœurs, de leur ronde ;      avec les vents qui gonflent les voiles,      lorsque les gouvernails sifflent en poupe,      avec les brises humides      ou les souffles du Zéphyr,      vers la terre des mille-oiseaux,      le promontoire blanc, les vastes courses d'Achille,      sur la mer du Mal-Accueil ?</p>
<p><sup>a</sup> <i>edd.</i> ; Εὐξενον <i>codd.</i></p>	
<p>v. 123-125</p>	
<p>... ὦ      πόντου δισσὰς συγχωρούσας      πέτρας ἄξεινου ναίοντες...</p>	<p>ὦ,      vous qui demeurez près des deux écueils      de la mer Inhospitale, qui s'unissent ...</p>
<p>v. 241-242</p>	
<p>ἤκουσιν ἐς γῆν, κυανέας Συμπληγάδας      πλάτηι φυγόντες...</p>	<p>viennent d'accoster en navire, ayant échappé      aux Rochers d'encre qui-s'entrechoquent...</p>
<p>v. 355-356</p>	
<p>...πορθμῆς, ἥτις διὰ πέτρας Συμπληγάδας      Ἐλένην ἐπήγαγ' ἐνθάδ'...</p>	<p>le passage, qui a conduit Hélène      à travers les Rochers qui-s'entrechoquent...</p>
<p>v. 883-891</p>	
<p>πότερον κατὰ χέρσον, οὐχὶ ναῖ      ἀλλὰ ποδῶν ῥιπαί;      θανάτῳ πελάσει ἄρα βάρβαρα φύλα      καὶ δι' ὁδοῦς ἀνόδους στείχων· διὰ κυανέας μᾶν      στενοπόρου πέτρας μακρὰ κέλευθα να-      ἰοισιν δρασμοῖς.</p>	<p>&lt;Prendras-tu&gt; la voie de terre, la foulée des pieds      et non celle pour navire ?      Tu frôleras alors la mort avançant sur des chemins      sans chemin      à travers les tribus barbares ; et par les Rochers      d'encre du détroit      les voies sont longues pour les navires en fuite.</p>

v. 1388-1389

ἔχομεν γὰρ ὡνπερ οὐνεκ' ἄξενον πόρον  
Συμπληγάδων ἔσωθεν εἰσεπλεύσαμεν.

car nous tenons le butin pour lequel sur la mer du  
Mal-Accueil  
nous naviguâmes sortant des Roches qui-  
s'entrechoquent...

Ainsi, le leitmotiv des rochers ayant jadis interdit l'accès dans cette mer du bout du monde constitue chez Euripide le premier argument pour le caractère axin du Pont. Même si le trajet pontique de ses héros est généralement réduit à un schéma unique (Rochers-Mer Axine-Tauride, si l'on pense à Iphigénie, ou Colchide, pour Médée<sup>11</sup>), la désignation des deux premiers repères est toujours très recherchée. Le poète développe un champ lexical cinétique, et un autre morpho-chromatique, qui deviennent synonymes : les rochers sont « Συμπληγάδες / Ευμπληγάδες »<sup>12</sup>, « συγχωρούσαι »<sup>13</sup>, « συνδρομάδες » (qui n'est pas sans rappeler les « Συνορμάδας » plus anciennes, de Simonide de Céos)<sup>14</sup>. Ces appellatifs du champ lexical du mouvement ont en commun l'allusion à la pluralité des pierres qui, à la différence des simples Planctes / Îles nomades, interagissent (συν-)<sup>15</sup>. D'ailleurs, le poète peut les désigner seulement par leur jumelage, « διδυμοί », qui n'est pas sans rappeler le « double Pont » qu'elles bornent<sup>16</sup>. Le champ chromatique est représenté par l'adjectif « κυάνει »<sup>17</sup>. La singularité du mot est compensée par sa richesse expressive, car il peut être traduit de maintes manières, de « sombre » (si l'on pense à la barbe d'Ulysse rajeuni par Athéna, *Odyssee* XVI, 175-176) au « bleu d'encre » (par exemple chez Simonide fr. 92.1.3 Page), et peut être associé à la fois à la tempête en pleine mer, à la nuit et à la mort<sup>18</sup>. Une

<sup>11</sup> Cf., pour l'itinéraire argonautique, *Médée* 1-2, 209-212, 432-435, 1262-1264 ; *Andromaque* 863-865.

<sup>12</sup> *Iphigénie en Tauride* v. 355, 1388-1389 ; *Médée* v. 1-2 (avec *scholia ad loc.*), 1262-1264 ; *Andromaque* v. 794-796. Le mot, dérivé du verbe « πλήσσειν », est expliqué déjà par Ératosthène dans les *Scholies à Euripide*, *Médée* v. 2 (III B80 Berger = Book III fr. 117 Roller) : « Ἐρατοσθένης δ' ἐν τῷ τρίτῳ τῶν Γεωγραφουμένων φησὶ περὶ αὐτῶν· καλοῦσι δὲ Συμπληγάδας οὕτως, καθ' ὃν καιρὸν ἂν τις πρὸς τὰ δεξιὰ ἐκκλίνη, σφόδρα φαντάζεται τὰς πέτρας συναγομένας, ὅταν δὲ κατὰ μέσον, ὅρᾳ διασταμένας καὶ ἐμπαλιν εἰς τὰ ἀριστερὰ διαλλάξας ὅρᾳ συντρεχούσας. τούτου δὲ πολλάκις γενομένου Συμπληγάδας αὐτὰς φησὶ κεκλήσθαι διὰ τὴν συνδρομὴν <καὶ> διάστασιν τῆς φαντασίας / Dans le troisième livre de sa Géographie, Ératosthène dit à leur sujet : elles sont appelées Symplégades pour cette raison : au moment où l'on se tournerait vers la droite, on a de suite l'impression que les pierres se réunissent ; quand on est au milieu, on les verrait prenant de la distance et en changeant de nouveau vers la gauche, on les verrait courant l'une vers l'autre. On dit que puisque ce phénomène est fréquent, on les appelle Symplégades, à cause de la réunion et de l'écartement apparents ».

<sup>13</sup> *Iphigénie en Tauride* v. 123-125.

<sup>14</sup> fr. 567 PMG ; cf. fr. 547 Page *apud Scholia in Eur. Med.* 2. Voir aussi *Iphigénie en Tauride* v. 422 ; Pindare, *Pythiques* IV, 208-209, et, par la suite, Théocrite XIII, 16-24, Apollonios de Rhodes II, 346. Les *Συνορμάδες* réapparaissent chez Ératosthène III B82 Berger = Book III fr. 118 Roller, d'après Tzetzes, *Scholies à Lycophron* v. 1285.

<sup>15</sup> Le nom des « Πλαγκταί », « les îles qui voguent au hasard » est dérivé du verbe « πλάζεσθαι », « s'écarter du chemin » : cf. Hézychios, *s.u.* ; Eustathe, *Commentaire à l'Odyssee* XII, 61 : « Πλαγκτὰς οὐν λέγειν τὸν ποιητὴν, οἷα πλάζομενας καὶ κυλιομένας, ὡς ἐκ τῆς συγκρούσεως καὶ πῦρ ἀποτελεῖν. εἰ δ' ἴσως ἐκ τοῦ πλήσσειν εἴποι / Le poète les appelle Planctes parce qu'elles sont errantes et tremblantes, comme de leur collision sort aussi du feu. Et sont aussi nommées ainsi du fait de leur choc ». Cf. aussi les interprétations rationalistes dans le commentaire à *l'Odyssee* (XII, 61) du grammairien Aristonicus (reprenant peut-être des idées de Cratès, selon les autres scholies au même vers *l'Odyssee*), dans l'édition d'O. Carnuth : « Πλαγκτὰς διὰ τὸ προσπλήσσεισθαι αὐταῖς τὰ κύματα· οἱ δὲ νεώτεροι πλανηθέντες, Πλαγκτὰς ἤκουσαν παρὰ τὸ πλάζεσθαι εἰς ὕψος καὶ βάθος / Les Planctes <ont nommées ainsi> à cause des vagues qui viennent frapper contre elles. Les écrivains plus récents <les disent> flottantes : ils ont entendu que les Planctes <étaient ainsi nommées> à partir du fait qu'elles bougent vers le haut et le bas ».

<sup>16</sup> *Médée* v. 433. Cf. Sophocle, *Antigone* v. 966-976 ; Hérodote 4.99 ; Strabon 12.3.10, Denys le Périégète v. 156, cf. *Anonymi geographiae expositio compendiaris* § 51 Müller.

<sup>17</sup> *Iphigénie en Tauride* v. 392, 746, 889-891 ; *Médée* v. 1-2, 1262-1264.

<sup>18</sup> Pour cette couleur trouble de la mer, voir Aristote, *Problèmes* 944b, avec E. Irwin, *Colour Terms in Greek Poetry*, Toronto, 1974, p. 79, 108. Cf. aussi l'adaptation de Pierre Gilles à partir du texte de Denys de Byzance

expression synthétique comme « κυανέας Συμπληγάδας » n'est qu'un des aboutissements de cette efflorescence poétique, de souche homérique<sup>19</sup>.

Si l'identification tragique des Symplégades avec les Cyanées apparaît comme généralisée dès les premières attestations des noms, chez Euripide, l'équivalence d'Hérodote entre les Planctes de l'*Odyssee* et les Cyanées reste isolée avant l'époque romaine et byzantine<sup>20</sup>. Strabon lui-même, pourtant si fervent militant pour un Pont bien connu d'Homère, s'abstient d'une identification directe<sup>21</sup>. C'est d'ailleurs également l'opinion d'Apollonios de Rhodes, qui représente sans nul doute le moment le plus important de l'histoire littéraire des Cyanées et qui distingue soigneusement les Cyanées des Planctes. Ces dernières sont situées en Occident, avec Scylla et Charybde, comme le voulait la tradition de l'exégèse homérique qui identifiait le séjour de Circé en Italie méridionale<sup>22</sup>. Par la voix d'Héra s'adressant à Thétis, le poète met d'ailleurs face à face ces deux types d'obstacles (IV, 786sq.). Mais le repère fondamental du voyage, annoncé dès les premiers vers, reste les rochers du Bosphore (I, 1-4). Cela est normal, dans la mesure où la menace des Cyanées marque à la fois le voyage vers la Colchide et le retour par l'Adriatique (cf. 4.303sq., 1001sq.).

Prophétie de Phineus : II, 317-323; 345-348

Πέτρας μὲν πάμπρωτον ἀφορηθέντες ἐμεῖο  
Κυανέας ὄψεσθε δὴ αὐτὸς ἐν ξυνοχῆσι.  
τάων οὐ τινὰ φημι διαμπερὲς ἐξαλέασθαι.  
οὐ γάρ τε ῥίζησιν ἐρήρεινται νεάτησιν,  
ἀλλὰ θαμὰ ξυνίασιν ἐναντία ἀλλήλησιν  
εἰς ἓν, ὑπερθε δὲ πολλὸν ἄλδος κορθύεται ὕδωρ  
βρασσόμενον, στρηγὲς δὲ πέρι στυφελὴ βρέμει ἀκτῆ.  
[...] ἦν δὲ φύγητε  
σύνδρομα πετρῶν ἀσκηθῆες ἐνδοθι Πόντου,  
αὐτίκα Βιθυνῶν ἐπὶ δεξιὰ γαίαν ἔχοντες  
πλώετε ῥηγμῖνας πεφυλαγμένοι...

Avant tout, en ayant quitté mon rivage, vous verrez  
les deux Cyanées, à la jonction avec la mer.  
Je vous le dis, jusqu'ici personne n'est sorti de leur  
passage.  
En effet, elles ne sont pas fixées par des racines  
profondes,  
et s'unissent souvent pour n'en former qu'une seule ;  
d'en bas, une grande vague d'eau salée, en  
bouillonnant,  
s'élève alors, et le rivage ferme retentit au loin de leur  
bruit sourd.  
[...] mais si vous échappez à la rencontre de ces rochers,  
vous entrez sains et saufs dans le Pont ;  
tenant, toute de suite sur votre droite, la terre des  
Bithyniens,  
navigatez en faisant attention aux vagues qui se brisent.

(fr. 53 Müller = 86 Wescher) : « *Sublimes autem Cyanaeae et supra mare elatae, ad aspectum gerentes similem κυανῶν, sive a terra multiformi, sive ex refractione maris* / Mais les Cyanées sont hautes, érigées au-dessus de la mer, ayant l'aspect similaire à l'encre (*cyanos*), soit à cause de l'irrégularité de la terre, soit par le reflet de la mer ».

19 *Iphigénie en Tauride* v. 241. Dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., le rhéteur Himérius était conscient que cette association remontait aux tragiques (*Oratio* LVII, 'Εταίρω Κωνσταντινουπολίτη) ; cf. Libanius IV, 2, 25.

20 La première identification claire des Planctes avec les Cyanées, dans la tradition d'Hérodote, semble être celle d'Arrien, *Périple du Pont-Euxin* § 25. Il s'agit donc d'un historien de la Seconde Sophistique, tenté de récupérer un passé homérique pour sa Bithynie natale. Cf. les *Scholies à Euripide, Médée* v. 2, *supra* n. 15 ; Hésychios, *s.u.* « Πλαγκταί » et « συμπληγάδες » : « αἱ παρ' Ὀμήρω πλαι(γ)κταί » ; Eustathe, *Commentaire à l'Odyssee* XII, 61-62 ; Tzetzes, *Scholies à Lycophron* v. 1285.

21 I, 2, 10 et III, 2, 12 et 5, 5, reprenant peut-être Posidonius 87 F 53. Cf. Eustathe, *Commentaire à l'Odyssee* XII, 61 et 70, et *Commentaire à Denys le Périégète* 64.

22 IV, 858-861, 922sq., avec le résumé du livre IV dans les *Scholies* ; cf. aussi l'île flottante d'Héphaistos, également en Occident : III, 41-43 et *scholia ad loc.* (dans l'édition récente de G. Lachenaud). Les scholiastes *ad* IV, 786-787 citent Timée de Tauroménion (566 F 86, cf. 37, 79, 80, 84, 87, 88, pour le retour des Argonautes par l'Occident, sur les traces d'Ulysse) et Pisistratos de Lipare (574 F 1) pour ces traditions de localisation. Cf. Pseudo-Aristote, *De mirabilibus auscultationibus* 839b-840a Bekker.

Narration du voyage : II, 549-610 (cf. II, 770)

Οἱ δ' ὅτε δὴ σκολιοῖο πόρου στεινωπὸν ἴκοντο  
 τρηχεῖς σπιλάδεσσιν ἐεργμένον ἀμφοτέρωθεν,  
 δινηεῖς ὑπένερθεν ἀνακλύζεσκεν ἰούσαν  
 νῆα ῥόος, πολλὸν δὲ ἰφόβῳ προτέρωσε νέοντο.  
 ἤδη δὲ σφισι δοῦπος ἀρασσομένων πετράων νωλεμέες  
 οὔατ' ἐβαλλε, βόων δ' ἄλιμυρέες ἀκταί·  
 δὴ τότε ἔπειθ' ὁ μὲν ὤρτο, πελειάδα χειρὶ μεμαρπῶς,  
 Εὐφήμος πρῶρης ἐπιβήμεναι, οἱ δ' ὑπ' ἀνωγῆ

Τίφυος Ἄγνιαδάο θελήμονα ποιήσαντο  
 εἰρεσίην, ἴν' ἔπειτα διέκ πέτρας ἐλάσειαν  
 κάρτεϊ ᾧ πίσυνοι. τὰς δ' αὐτίκα λοίσθιον ἄλλων  
 οἰγομένας ἀγκῶνα περιγνάμψαντες ἴδοντο,  
 σὺν δὲ σφιν χύτο θυμός. ὁ δ' αἶξαι πτερύγεσσιν  
 Εὐφήμος προέηκε πελειάδα, τοὶ δ' ἅμα πάντες  
 ἤειραν κεφαλὰς ἐσορώμενοι· ἡ δὲ δὲ αὐτῶν  
 ἔπτατο. ταὶ δ' ἄμυδις πάλιν ἀντία ἀλλήλησιν  
 ἀμφω ὁμοῦ ξυνοῦσαι ἐπέκτυπον· ὤρτο δὲ πολλή  
 ἄλμη ἀναβρασθεῖσα, νέφος ὡς· αὐε δὲ πόντος  
 σμερδαλέον, πάντη δὲ περι μέγας ἐβρεμεν αἰθήρ·  
 κοῖλαι δὲ σπήλυγγες ὑπὸ σπιλάδας τρηχεῖας  
 κλυζούσης ἄλδος ἔνδον ἐβόμβεον, ὑψόθι δ' ὄχθης  
 λευκὴ καχλάζοντος ἀνέπτυε κύματος ἄχνη·  
 νῆα δ' ἔπειτα πέριξ εἴλει ῥόος· ἄκρα δ' ἔκοψαν  
 οὐραῖα πετὰ ταίγε πελειάδος, ἡ δ' ἀπόρουσεν  
 ἀσκηθῆς, ἐρέται δὲ μέγ' ἴαχον.

Lorsqu'ils sont parvenus au détroit tortueux  
 bordé des deux côtés d'écueils hérissés,  
 et qu'un courant tourbillonnant d'en bas poussait en  
 arrière  
 le navire en mouvement, ils s'avançaient très apeurés.  
 Le lourd bruit des rochers qui se heurtaient leur  
 frappait  
 déjà sans cesse les oreilles, faisant résonner les rivages  
 de la mer. Ensuite, prenant la colombe dans sa main,  
 Euphémus  
 commença à monter sur la proue ; et les autres au  
 signal

de Tiphys fils d'Hagnias, ramaient avec ardeur,  
 pour passer entre les rochers, confiants en leur force.  
 Dès qu'ils ont passé un détour, ils les aperçurent  
 s'ouvrir  
 Une dernière fois pour toutes.  
 Ils arrêrèrent leur souffle. Euphémus lâcha la colombe  
 qui s'élança de ses ailes ; tous ensemble levèrent leur  
 tête  
 pour regarder ; mais elle s'envola à travers <les  
 roches>.  
 Et elles se précipitèrent de nouveau l'une vers l'autre  
 et s'écrasèrent avec bruit. Une grosse vague jaillit  
 formant comme un nuage ; la mer terrible hurlait,  
 tout autour, le grand ciel frémissait.  
 Les cavités creuses sous les rochers hérissés  
 mugissaient alors que la mer les inondait ; et l'écume  
 blanche de la vague bouillonnante se répandait en  
 haut de la cime. Ensuite le courant  
 fit tourner le navire sur lui-même. Et les rochers  
 coupèrent  
 le bout de la queue de la colombe ; mais elle s'échappe  
 saine et sauve. <Les Argonautes> poussèrent un  
 grand cri de joie...

Comme dans la poésie épique et dans son héritage dramatique, cet espace littéraire est caractérisé par des mouvements et des couleurs extrêmes, d'une tempête marine qui dépasse tout ce que l'on pourrait rencontrer dans la réalité<sup>23</sup>. On les retrouve, remodelés à la lumière d'un pathos exacerbé, dans les autres *Argonautiques*, de Valérius Flaccus et d'Orphée<sup>24</sup>. Beaucoup de poètes d'époque hellénistique et romaine y font allusion, toujours sensibles au merveilleux et à l'érudition des paradoxographes et des mythographes<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> Pour la géographie des *Argonautiques*, voir encore É. DELAGE, *La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes, Thèse principale pour le doctorat ès lettres*, Université de Paris, 1930, et la thèse inédite de S. RUBIO, *Geography and the Representation of Space in the Argonautica of Apollonios of Rhodes*, University of California, 1992. Pour une mise en perspective littéraire, voir P. DRÄGER, *Argo Pasimelousa. Der Argonautenmythos in der griechischen und römischen Literatur* I, Stuttgart, 1993 (Palingenesia 43), et A. RENGAKOS, *Apollonios Rhodios und die antike Homererklärung*, München, 1994. Plus généralement, voir les articles réunis dans Th. D. PAPANGHELIS, A. RENGAKOS, *A Companion to Apollonios Rhodius*, Leiden-Boston-Köln, 2001.

<sup>24</sup> Valérius Flaccus IV, 561-569 (prophétie de Phineus) ; IV, 637-702 (narration du passage, avec intervention effective de Junon et de Minerve et un imaginaire qui fait intervenir des éléments de tectonique, *contra* Ps.-Aristote, *De mirabilibus auscultationibus* 840a) ; cf. I, 58-63, 630-631 ; IV, 220-221 ; V, 84-85, 165-167, 298-301 ; VII, 41-42 ; VIII, 180-182. *Argonautiques orphiques* v. 680-711 (narration du passage et de la domination des Rochers par le chant d'Orphée) ; cf. v. 1159-1160.

<sup>25</sup> E.g. Lycophoron v. 1283-1290 ; Ovide, *Héroïdes* XII, 121-122 ; *Métamorphoses* XV, 337-339 ; *Tristes* I, 10, 33-34 (lors de la transposition du voyage du poète exilé à Tomes, dans une perspective argonautique, que nous avons commentée dans notre article « De Rome à Tomes au début de notre ère : Réflexions historiques, poétiques et géographiques sur le premier périple latin du Pont-Euxin, Ovide *Tristes* 1.10 », *Eirene* 43, 2007,

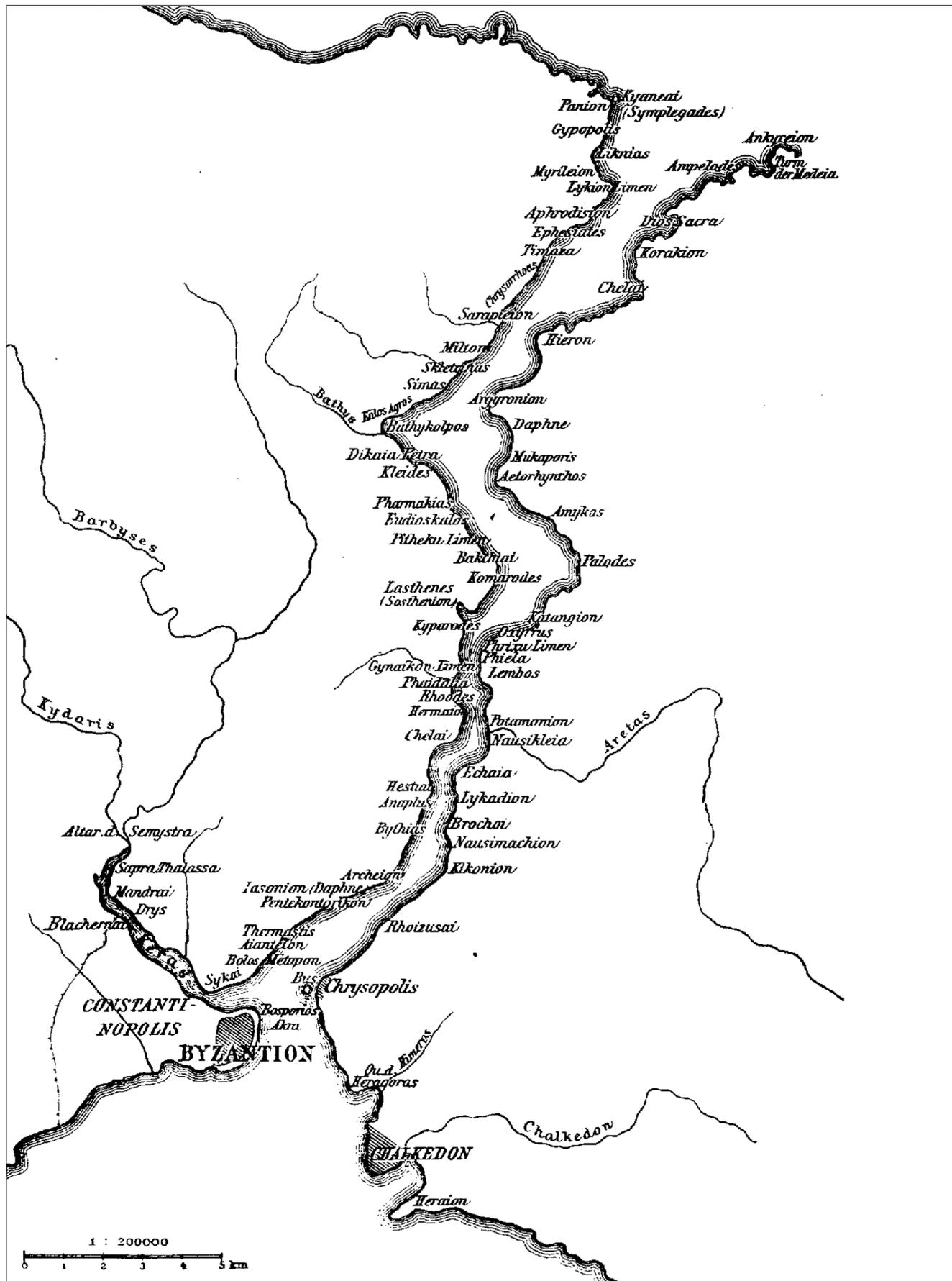




Figure 1. Représentations des Rochers errants (Symplégades / *Sygychôroussai* / *Syndromades*), des Planctes, des Rochers-jumeaux ou des Cyanées sur les cartes historiques du Bosphore antique, actuellement en usage. (Ci-contre) E. OBERHUMMER, « Bosphorus 1 », *RE* 5 (1897), col. 741-757 (col. 750). (En haut) C. Foss, Map 53 Bosphorus (1997) in R.J.A. Talbert (éd.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton, 2000

On retiendra de la longue histoire des Rochers en tant qu'espace littéraire le caractère relatif de leur géographie, qui se veut représentative d'un espace humain qui peut être perçu et vécu, dans les limites de la cohérence littéraire. Ainsi, les associations de lieux héritées du mythe sont tout aussi importantes que la concordance avec le réel. En fonction des variantes mythiques et poétiques qui accordaient à Phineus un rôle oraculaire dans le passage des Planctes et des Symplégades-Cyanées et en fonction de l'ancrage de ce personnage, les Rochers pouvaient « errer » : c'est le cas dans le Bosphore, avec la localisation de Phineus avant, à l'intérieur ou après le détroit<sup>26</sup>. Mais parfois la logique d'une localisation réelle est incompatible avec celle de l'espace mythique, tel qu'il est compris par certains

p. 87-103) ; Sénèque, *Hercule furieux* v. 1210sq. ; *Médée* v. 454-456 ; *Hercule sur l'Oeta* v. 1272-1274, 1380-1382 ; Lucain II, 715-719 ; Stace, *Thébaïde* V, 346-347 ; XI, 437-438 ; Juvénal XV, 19-22 ; Martial VII, 19, 3-5 ; Claudien, *Contre Eutrope* II, 30-31. Cf. Hygin, *Fables* XIX, XXI ; Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* 1, 125.

<sup>26</sup> Voir A. DAN, *La Plus merveilleuse des mers...*, 2.1.3.a.

mythographes, lecteurs d'« Homère »<sup>27</sup>. Si Jason a été aidé dans l'épreuve du grand passage par Phineus et si les Planctes sont occidentales, on devrait localiser Phineus en Italie, ce qui va à l'encontre de tous ses liens avec la Thrace et avec le monde colonial béotien. En conséquence, si l'espace mythique sort complètement des dimensions de l'espace physique – qui a pu pourtant l'inspirer –, l'espace poétique n'est pas non plus soumis à la rigueur d'une identification unique, comme l'espace historique. Sa cohérence interne, entre ses éléments fictionnels, imaginés à partir d'espaces perçus et vécus, est plus importante.

Quant aux Rochers, ils sont toujours restés liés au détroit, comme le prouvent certaines métonymies conservées dans la poésie latine et relevant d'un imaginaire cartographique obscène. Ainsi, le poète Ausone évoque « l'ancre embrené de la Symplégade / *luteae Symplegadis antrum* » (*Épigrammes* 108, 9) de Polygiton, le galeux – ancien mignon très sollicité – que l'épigrammatiste se divertit à regarder dans son bain chaud, « se préparant aux eaux du Phlégéthon ». Cette métaphore d'inspiration géographico-mythique porte d'ailleurs au comble de l'obscénité une formule que Martial avait adressée à une Lesbie (XI, 99, 5-6 : « <les plis de ton vêtement> sont tellement resserrés entre les deux Symplégades de ton postérieur / et entrent dans le passage de tes grosses fesses cyanées // *Sic constringuntur gemina Symplegade culi / Et nimias intrant Cyaneasque natis* »). Nous sommes ici devant une représentation extrême de l'entrée dans la mer Noire comme franchissement vers un au-delà du monde.

## 2.2. L'espace historique : Rochers sombres et mouvants, à des localisations multiples

Les auteurs modernes de cartes historiques du Bosphore se sont toujours concentrés sur les témoignages « historiques » ou « géographiques », concernant ces rochers perçus par ceux qui se sont rendus sur le Bosphore : l'ouvrage posthume du voyageur français de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Pierre Gilles, représente, de ce point de vue, un précédent exceptionnel pour ce type de recherche, à la fois dans les textes et sur le terrain. Nous le prenons comme guide dans notre inventaire des identifications antiques.

Le plus ancien témoignage, venant d'un auteur qui a probablement eu une connaissance personnelle des lieux, est dû à Hérodote (4.85) :

Δαρείος δὲ ἐπειτέ πορευόμενος ἐκ Σούσων ἀπίκετο τῆς Καλχηδονίης ἐπὶ τὸν Βόσπορον, ἵνα ἔξευκτο ἢ γέφυρα, ἐνθεῦτεν ἐσβάς ἐς νέα ἐπλεε ἐπὶ τὰς Κυανέας καλεομένας, τὰς πρότερον πλαγκτὰς Ἑλληνές φασι εἶναι, ἰζόμενος δὲ ἐπὶ ῥίῳ ἐθηεῖτο τὸν Πόντον, ἐόντα ἀξιοθέητον. Πελαγέων γὰρ ἀπάντων πέφυκε θωμασιώτατος...

Ensuite, parti de Suse, Darius arriva à Chalcédoine sur le Bosphore, à l'endroit où était tendu le pont ; là-bas, embarqué sur un navire, il navigua jusqu'aux rochers nommés « Cyanées / Sombres », dont les Grecs disent qu'ils étaient jadis heurtants (« Planctes »). [Ensuite], assis sur un promontoire / à l'Hiéron, il contemplait le Pont, spectacle des plus remarquables ! Car de toutes les mers, <celle-ci> se présente comme la plus extraordinaire...

<sup>a</sup> ἐπὶ ῥίῳ H. STEIN (Berlin, 1869-1971), C. HUDE (Oxford, 1908), H.B. ROSÉN (Leipzig, 1987), A. CORCELLA (*Erodoto. Le storie IV. La Scizia e la Libia*, Roma, 2001, *ad loc.*) ; ἐπὶ Ἴρω W. DINDORF (Paris, 1844), K.-W. KRÜGER (Berlin, 1855-1856), cf. aussi A. MORENO, « Hieron. The Ancient Sanctuary at the Entrance into the Black Sea », *Hesperia* 77/4 (2008), p. 655-709. Nous proposons de lire « ἐπὶ Ἴρω » ou « ἐπὶ Ἴρω », avec l'attendue psilose ionienne.

Ce passage apparaît comme essentiel dans l'histoire des représentations géohistoriques des Rochers dans la mesure où il est le premier à les intégrer dans un circuit historique, celui de l'expédition de Darius en Europe. La perspective verticale – d'une traversée Sud-Nord – présente chez les poètes est ici remplacée par un passage d'Est à l'Ouest.

27 E.g. Asclépiades de Tragilos 12 F 31 *apud Scholia ad Odysseam* XII, 69.

En même temps, le lecteur moderne doit faire face à un problème textuel important : grand nombre des éditions couramment utilisées aujourd'hui pour le texte hérodotéen présentent la leçon « ἐπὶ ῥίω », « sur un promontoire », qui a semblé à certains éditeurs du XIX<sup>e</sup> siècle plus juste phonétiquement et, sans doute aussi littérairement, que celle des manuscrits qui écrivaient, sans élision et avec synérèse ionienne, « ἐπὶ Ἴρω ». Pour notre part, nous estimons qu'il faut revenir à la leçon « Hiéron ». Cette leçon, jamais contestée avant le XIX<sup>e</sup> siècle, n'est pourtant pas discordante avec le reste des occurrences hérodotéennes de ce substantif : même le nom propre du Hiéron apparaît orthographié avec synérèse ionienne, cette fois-ci de manière indiscutable, quelques lignes plus bas (dans 4.87, « τοῦ ἐπὶ στόματι ἱροῦ »). D'ailleurs, si l'on regarde de plus près les occurrences en langue grecque du nom « ῥίον », en lieu et place de « Hiéron », on constate que son acceptation par les éditeurs modernes impliquerait l'invention d'un hapax hérodotéen et, plus généralement, l'usage d'un mot dans un contexte qui n'aurait qu'un seul autre parallèle, aussi tardif qu'Élien<sup>28</sup>. Mais ce qui nous incite à revenir définitivement à la leçon des manuscrits et des éditeurs anciens est surtout la cohérence du texte hérodotéen : si Darius reste sur les Cyanées pour contempler la mer Noire et si l'on songe un tant soit peu à ce que pouvaient être ces Rochers Sombres, Heurtants, on doit se demander comment le Grand Roi aurait eu assez de place pour s'installer avec ses accompagnateurs sur un tel écueil crevassé et déchiqueté, censé présenter, dans la vision d'Hérodote, un promontoire, tel le Phaistos de la Crète homérique ! Quels pouvaient donc être ces Rochers Cyanées vus par le Grand Roi à la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ?

#### A. Öreke Taşı

La première identification qui nous vient à l'esprit est celle avec le Öreke Taşı, la Cyanée d'Europe qui a été reconnue en tant que telle pendant des siècles, comme le prouvent, de manière indirecte, l'autel romain d'Apollon mentionné ici, entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., par Denys de Byzance (§ 89 *apud* Pierre Gilles, *Du Bosphore de Thrace* 2.25, *GGM* II, p. 65-67) et une inscription latine retrouvée par les voyageurs modernes<sup>29</sup>. Aujourd'hui la côte a été modifiée, pour installer le port de Rumeli Feneri<sup>30</sup>. Mais voici la description à la fois érudite et vivante qu'en faisait, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Pierre Gilles, se mettant lui-même en scène, trempé, et tentant vainement de rejoindre « en petite tenue »<sup>31</sup> le continent à partir de cette Cyanée qu'il venait d'escalader (*Du Bosphore de Thrace* 2.25, *cf.* Denys de Byzance § 53, *GGM* II p. 65) :

<sup>28</sup> Ce substantif est homérique et poétique : il désigne soit la pique de montagne visible loin dans la mer, comme l'Olympe (*Iliade* VIII, 25-26, IX, 190-192 [*cf.* Aristote, *Histoire des animaux* 578b, Sextus Empiricus, *Contre les mathématiciens* VIII, 59, 5, *etc.*], XIV, 154, 225 [*cf.* Strabon I, 2, 20], XIX, 114, avec les scholies *ad loc.*) soit un promontoire, comme celui de Phaistos dans l'*Odyssée* (III, 295-296), ou encore, par antonomase, le célèbre ῥίον ἄκρον du nord du Péloponnèse. Dans un texte prosaïque, lors d'une recherche électronique à l'aide du *TLG*, nous avons repéré une seule occurrence du mot dans le sens de « promontoire », à l'époque impériale, chez Élien, *Sur la nature des animaux* XV, 3, 1 (ce que confirme l'article du dictionnaire grec-anglais de H.G. LIDDELL, R. SCOTT et H.S. JONES, et du *Dictionnaire Grec-Français* de A. BAILLY).

<sup>29</sup> C. MANGO, « Constantinopolitana : C. Pompey' Pillar », *JDAI* 80 (1965), p. 313-315 ; *IByzantion* 14 ; *cf.*, pour les mésaventures du bloc, E.A. GROSVENOR, L. WALLACE, *Constantinople* I, London, 1895 (réimpr. 2006), p. 201sq. ; dernièrement, l'inscription est reprise de manière quelque peu approximative chez S. EYICE, *Bizans Devrinde Boğazici*, Istanbul, 2007 (1<sup>re</sup> éd. 1976), p. 59-61.

<sup>30</sup> *Cf.* A.M.C. ŞENGÖR, « Is the 'Symplegades' Myth the Record of a Tsunami that Entered the Bosphorus? Simple Empirical Roots of Complex Mythological Concepts », dans R. ASLAN, S. BLUM, G. KASTL, F. SCHWEIZER, D. THUMM (éd.), *Mauerschau. Festschrift für Manfred Korfmann* III, Remshalden-Grunbach, 2002, p. 1005-1028.

<sup>31</sup> *Cf.* l'élégante traduction de J.-P. GRÉLOIS, *Pierre Gilles. Itinéraires byzantins*, Paris, 2007 (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance Monographies 28), p. 189 (pour « nudus transire conatus »).

*Cyaneae nihil aliud sunt quam, ut dicuntur, petrae [...] quae profecto nihil aliud sunt quam duo scopuli, unus Asiaticus, alter Europaeus, divisus in quinque petras una radice nitentes, sed ab imo ad summum rimis divisus : quarum primam pharo viciniorem a petra dividit fissio rimaque alta quinquaginta dodrantes, alicubi patens in latitudinem trium pedum : in qua quidem fissione consistit saxum plaustrici oneris magnitudine, a prima petra gradum atque aditum jaciens ad secundam petram in fissionem projectam ex antiqua ruina, quam summam scopuli verticem edidisse significant circum scopulum permulta abjecta saxa. Primae quidem petrae jugum in omnes partes patet sexaginta septem dodrantes ; secundae vero dorsum planum in quo statua est columna, in dodrantum longitudinem panditur centum et quinquaginta, in latitudinem vero quinquaginta. Secundam a tertia dividens fissio paulo latior est sexaginta dodrantibus. Tantundem patet fissura tertiam a quarta sejungens. Altitudo totius scopuli, quem dixi divisum in quatuor petras, non excedit octoginta dodrantes. Ambitus superat duo millia dodrantum. Ascensus in hujus jugum non patet nisi uno aditu eoque perangusto, quo quadrupedis in modum irrepitur. Scopulus etsi totus saxeus, tamen ex ejus dorso aliquot frutices enascuntur, ut caprifici, ut pruna agrestia, sed rarissima. Cum sunt maris tempestates, fluctibus obruitur usque adeo ut columna aspersione fluctuum attingatur. Fuit aliquando scopulus integer, nullis rimis scissus, sed saxa circumprojecta ostendunt ruinarum editione scissum fuisse : unde factum est, ut ejus radices multas cavernas et latebras habeant, partim aridas, partim mare admittentes, ubi non modo pisces, sed etiam multi homines delitescere possunt. Quinta petra longe humilior ceteris, fastigiata in duos vertices, exiguo euripo divisos : illius quidem radices sub aqua juxta vadum com radicibus scopuli, quem jam dixi in quatuor petras divisum, continuantur conjungunturque ; sed ab hoc scopulo quadrifido separatur euripo vadaso, pleno ingentibus saxis ex aqua exstantibus, quae ab ipsis scopulis abrupta esse videntur. Circum hos omnes scopulos similiter ingentia saxa abrupta jacent, euripique vadum intercedentis inter Panium et Cyaneas saxeam et cavernosum introspexi : ut vero proximum videatur Cyneas olim abruptas a Panio promontorio fuisse similiter toto saxeo.*

Comme on le dit, les Cyanées ne sont rien d'autre que des rochers, [...] elles qui ne sont, bien évidemment, rien d'autre que deux écueils, l'un asiatique, l'autre européen, divisé en cinq rochers qui se raidissent à partir d'une seule base, mais fendu de bas en haut par des crevasses. C'est une fente fissurée sur une profondeur de 50 empan et qui s'ouvre, par endroits, sur une longueur de trois pieds, qui sépare du bloc le premier <rocher>, <celui qui est> plus près du phare. Dans cette même fente, il y a un roc de la taille d'une charge de chariot, gisant là, tombé à l'intérieur après un écroulement ancien, comme <pour faire> un escalier d'accès du premier rocher jusqu'au deuxième. De combien s'est élevé le sommet de l'écueil le montrent les nombreux rocs éboulés autour de lui. La crête du premier rocher s'étend de tous les côtés de 60 empan ; l'arrête plate du deuxième, sur lequel il y a une colonne, s'étend en longueur sur 150 empan et sur 50 en largeur. Le deuxième <rocher> est séparé du troisième par une fente d'un peu plus de 60 empan. Tout autant s'ouvre la fissure qui joint le troisième au quatrième <rocher>. La hauteur de tout l'écueil, que j'ai dit divisé en quatre rochers, ne dépasse pas 80 empan. Le pourtour en fait plus de 2 000. Il n'y a pas d'accès sur sa crête, si ce n'est un seul passage et celui-là très étroit, par lequel on rampe à quatre pattes. Bien que l'écueil soit entièrement rocailleux, quelques arbrisseaux poussent tout de même sur son arête, par exemple des figuiers et des pruniers sauvages, mais ils sont rares. Quand la tempête fait rage, il est à tel point écrasé par les flots, que la colonne est touchée par la projection des vagues. Il fut un temps où l'écueil était entier, non scindé par des crevasses, mais les rocs éboulés tout autour montrent qu'il a été coupé par l'érosion. De là vient le fait que ses bases ont beaucoup de cavités et de cachettes, certaines à sec, d'autres laissant entrer la mer, où non seulement les poissons mais aussi des hommes peuvent s'abriter à plusieurs. Le cinquième rocher est bien plus modeste que les autres, coiffé de deux sommets, séparés par un étroit bras de mer. Sa base se prolonge sous l'eau et rejoint, près du fond, celle de l'écueil dont j'ai dit qu'il était divisé en quatre rochers. Mais il est séparé de cet écueil quadruple par un bras de mer peu profond, plein d'immenses rocs qui surgissent à la surface de l'eau et qui ont l'apparence d'éboules <tombés> de ces écueils mêmes. Autour de tous ces écueils gisent d'immenses rocs écroulés ; j'ai aussi examiné le bas-fond, rocailleux et plein de cavités, du bras de mer qui passe entre Panium et les Cyanées : <il se présente de manière telle> que, le plus vraisemblablement, les Cyanées se sont, à un moment passé, détachées du promontoire Panium, qui est, tout comme elles, entièrement rocailleux.

Dans son identification des rochers, Pierre Gilles suit donc l'identification la plus commune et la plus autoritaire de ces rochers dans l'Antiquité. En effet, plus de quatre

siècles après Hérodote, suivant la tradition d'Ératosthène, d'Hipparque et d'Artémidore<sup>32</sup>, Strabon présente les Cyanées comme point de départ pour la mesure des distances dans le Pont et dans le Bosphore (VII, 6.1-2 ; cf. VIIa, 1, 56, XII, 3, 11). Pour lui-même, il y a deux îlots Cyanées, l'un proche de l'Europe et l'autre de l'Asie, séparés par un détroit de 20 stades et situés à (vraisemblablement) 2x20 stades au nord des deux *Hiéra* :

αἱ δὲ Κυάνεαι πρὸς τῷ στόματι τοῦ Πόντου εἰσὶ δύο νησίδια, τὸ μὲν τῇ Εὐρώπῃ προσεχὲς τὸ δὲ τῇ Ἀσίᾳ, πορθμῷ διειργόμενα ὅσον εἴκοσι σταδίων. <Δίς> τοσοῦτον δὲ διέχει καὶ τοῦ ἱεροῦ τοῦ Βυζαντίων καὶ τοῦ ἱεροῦ τοῦ Χαλκηδονίων, ὅπερ ἐστὶ τοῦ στόματος τοῦ Εὐξείνου τὸ στενώτατον...

Les Cyanées sont deux petites îles situées à l'embouchure du Pont ; l'une est proche de la côte d'Europe, l'autre de la côte d'Asie ; elles laissent entre elles un canal de 20 stades environ. Deux fois la même distance les sépare, l'une du temple de Byzance, l'autre du temple de Chalcédoine, c'est-à-dire de la partie la plus resserrée du détroit qui donne entrée dans le Pont...

La correction des 20 stades attestés par la tradition manuscrite strabonienne entre les deux Cyanées et leur Hiéron respectif « à deux fois autant » (*i.e.* vingt stades, « <δίς> τοσοῦτον ») a été proposée, vraisemblablement à la suite des critiques de Pierre Gilles, par K. MÜLLER (?) en accord avec le texte d'Arrien (*Périple du Pont-Euxin* § 25) et du Pseudo-Arrien (§ 91) et adoptée par certains éditeurs plus récents<sup>33</sup>. Cette distance est tout à fait en accord avec la position des rochers du golfe moderne où se déverse le Kabakoz deresi à Çakal limanı, l'Ampélodès de Pierre Gilles (*Du Bosphore de Thrace* 3.3) juste au nord du moderne Anadolu Feneri et avec Öreke Taşı (en Europe / Rumeli Feneri), à environ 7-8 km à vol d'oiseau de Anadolu Kavağı et de Rumeli Kavağı respectivement.

On peut donc affirmer que pour l'Amaséien, comme pour Arrien (*Périple de la mer Noire* § 25, cf. Pseudo-Arrien § 90 Müller = fr. 119 Podossinov) et pour Denys de Byzance (§ 3, 89)<sup>34</sup>, les Cyanées sont situées au niveau des phares modernes (Rumeli / Türkeli = *Panium* (?) / promontoire Φανάριον et Anadolu Feneri) marquant pour les navigateurs la véritable sortie de la mer Noire. C'est également le cas du *Black Sea Pilot* de 1908<sup>6</sup>, qui marquait (p. 126) auprès du Cap Rumili : « ...on the north-west point of the European shore of the entrance of the Bosphorus, on which stands the lighthouse and the Greek village of Fanaraki, is surrounded by a belt of high rocks with steep faces, on one of which, named Kyani island, is still seen the remains of an altar dedicated to Caesar Augustus »<sup>35</sup>.

De l'autre côté du détroit, au nord du Phare anatolien (Anadolu Feneri), près du promontoire antique et argonautique d'Ankyreion et dans le voisinage de l'écueil désigné par Denys de Byzance comme la Tour de Médée (§ 88-89 *apud* Pierre Gilles, *Du Bosphore de Thrace* 3.3, *GGM* II, p. 71-73), le lecteur humaniste de Denys a réussi, après moult efforts, à proposer une identification de la Cyanée orientale avec l'une des cinq roches visibles à son époque entre les baies d'Ampélodès et de Dios Akra :

<sup>32</sup> Cf. Ératosthène IIIB65 et IIIB80 Berger = Book III, fr. 52 et 117 Roller (cf., plus généralement, K. GEUS, *Eratosthene von Kyrene. Studien zur hellenistischen Kultur- und Wissenschaftsgeschichte*, Oberhaid, 2011, p. 260-288). Hipparque fr. 30 Dicks *apud* Strabon II, 1, 39 ; Artémidore d'Éphèse *apud* Polybe XXXIV, 12, 9.

<sup>33</sup> E.g. G. AUJAC, *Strabon. Géographie* VII, Paris, 1989 (Les Belles Lettres), p. 130 n. 3 = p. 218 *ad loc.*

<sup>34</sup> Voir le commentaire de K. MÜLLER, à Denys de Byzance fr. 55, *GGM* II, p. 71-72 (= § 86 Güngerich *apud* Petrum Gillium, *De Bosporo Thracio*, p. 244). Cf. R.C. SEATON, « The Symplegades... », F. GISINGER, « Planktai... », J. LINDSAY, *The Clashing Rocks. A Study of Early Greek Religion and Culture and the Origins of Drama*, London, 1965, etc.

<sup>35</sup> Cf. *supra* n. 29.

*In sinu Ampelode existunt duo scopuli  
toti saxei, inter se aliquanto spatio divisi,  
quorum magis aquilonaris ac remotior a  
continenti excelsus non est, ut qui in magnis  
tempestatibus obruatur mari. Hic usque  
adeo frequentatur laris, mergis, fulicis, ut  
totus ex illarum stercoribus albescat, et  
procul cernens nive tectum ipsum putet. Alter  
scopulus similiter totus saxeus, altior quidem,  
sed littori propinquior, ut qui brevi euripo a  
continenti dividatur, cum est tranquillitas  
maris; at cum tempestatibus mare concitatur,  
fluctuum accessu obruitur, deinde vero recessu  
aperitur. Post promontorium a meridie  
cingens sinum Ampelodem consequitur  
scopulus undique mari semper circumdatus,  
saxeus, quem nautae appellant Calograeam,  
a forma mulieris monachae. Concavus existit  
ex parte occidentis. Inde non longe sequuntur  
scopuli saxei siti prope latus aquilonare  
promontorii claudentis sinum appellatum  
Dios Sacra. Ex his quinque scopulis ante  
commemoratis, sine ulla dubitatione unus est  
insulula illa Cyanea Asiatica...*

Dans la baie d'Ampelodes il y a deux écueils, entièrement rocaillieux, séparés par une distance certaine ; parmi eux, le plus septentrional et <à la fois> le plus éloigné du continent n'est pas suffisamment élevé pour qu'il ne soit pas couvert par la mer pendant les fortes tempêtes. Il est à tel point fréquenté par les mouettes, les plongeurs et les foulques, qu'il devient tout blanc de leurs excréments, et, en le voyant de loin, on le croirait couvert de neige. Le deuxième écueil est lui aussi tout rocaillieux, plus haut certes, mais plus proche du rivage, de sorte qu'un petit bras de mer le sépare de la terre ferme par temps calme ; or, quand la mer est agitée par les tempêtes, il est recouvert par la montée des vagues, puis découvert par leur retrait. Après le promontoire qui ferme au sud le golfe d'Ampelodes, vient un écueil toujours entouré par la mer, rocaillieux, que les navigateurs appellent *Calograia*, d'après sa forme de nonne. Il est creux sur sa partie occidentale. Non loin de là suivent des écueils rocaillieux situés près du bord septentrional du promontoire qui ferme le golfe nommé Dios Sacra (/ Dios Akra). Parmi ces cinq écueils susmentionnés, il n'y a aucun doute que l'un d'entre eux est cette petite île, la Cyanée d'Asie...

#### B.Kilia / Kilyos

Mais les Cyanées semblent être tout autres dans le domaine de la géographie latine du Haut Empire. Pomponius Méla mentionne « du côté du Bosphore thrace deux îlots, à petite distance, dont on dit et on croit qu'elles s'entrechoquaient autrefois et que l'on appelle à la fois Cyanées et Symplégades / *contra Thracium Bosphorum duae parvae parvoque distantes spatio et aliquando creditae dictaeque concurrere et Cyanaeae vocantur et Symplegades* » (II, 99). Cette explication est, hélas, trop vague pour que l'on puisse comprendre s'il pouvait assigner avec précision ce nom à des rocs distincts. En revanche, Pline l'Ancien (IV, 92, cf. VI, 32), dans son inventaire des îles méditerranéennes, mentionne

*in Ponto duae, M D ab Europa, XIII ab ostio, Cyanaeae, ab aliis Symplegades appellatae traditaeque fabulis inter se concucurrise, quoniam paruo discretiae interuallo ex aduerso intrantibus geminae cernebantur paulumque deflexa acie coeuntium speciem praebebant...*

...deux <îles> dans le Pont, <situées> à 1 500 pas de l'Europe, à 14 000 pas de l'embouchure, nommées Cyanées et par certains Symplégades et dont la légende raconte qu'elles se heurtaient l'une contre l'autre ; c'est qu'étant séparées par une courte distance, pour ceux qui entrent droit <dans le Pont-Euxin> elles semblent <former> une paire et, pour peu que les yeux aient pris une direction oblique, elles donnent l'impression de s'être réunies...

L'estimation de 14 000 pas (~ 20 km) de l'encyclopédiste est si large qu'elle oblige à localiser les Cyanées au moins au niveau de *Κύλας / Κύλη / Scylla* (?), moderne Kilia / Kilyos (cf. Ps.-Arrien § 90), à environ 13 km après la sortie de la mer Noire, vers l'ouest, dans la région des fausses embouchures pour ceux qui, venant de Thrace, veulent gagner le

canal<sup>36</sup>. Si l'aspect moderne de cette extrémité de côte européenne justifie pleinement l'identification des rochers et des hauts-fonds avec les mythiques Cyanées, il faut reconnaître que, malgré les valeurs indiquées, l'explication donnée par Pline sur l'illusion optique des rochers qui s'entrechoquent devant le navigateur correspondrait mieux à des écueils situés à l'intérieur du Bosphore, au nord des *Hiéra*, tels ceux d'Apollonios de Rhodes (2.317sq.), de Strabon et d'Arrien, voire aux rivages bosporans serpentés, désignés comme Clés du Pont (Κλειίδες ou Κλειίδρα του Πόντου, dans la région du moderne Kireç Burnu). Il semble donc possible que Pline ou sa source aient pris des coordonnées textuelles pour les appliquer aux rochers dont il avait une connaissance tirée de la tradition poétique et appuyée sur une justification rationaliste similaire à celle que Denys de Byzance (*Anaplous* §3) formulait pour des Cyanées intra-bosporanes.

### C. Soğan Adası, Soğan Adası ou Şile

En revanche, dans sa *Géographie* (3.11.8 Müller = 3.11.14 Stückelberger-Graßhoff et 5.1.15 Nobbe = Stückelberger-Graßhoff, cf. figure 2), Ptolémée cartographie les Cyanées, réparties entre l'Europe et l'Asie, plutôt à l'est du débouché dans la mer Noire. Comme la Cyanée européenne est fixée à 56°20' 43°20', soit sur la même latitude mais à quelque 20' à l'est du Hiéron asiatique (si l'on suit l'édition Stückelberger-Graßhoff) et comme la Cyanée asiatique est poussée encore plus vers le nord-est, à 56°30' 43°25', soit légèrement au nord (ouest ou est, en fonction des leçons manuscrites) par rapport à la Βιθυνίας ἄκρα (56°45' 43°20', que nous identifions avec le promontoire Rhebas / moderne Riva, à l'embouchure du fleuve homonyme)<sup>37</sup>, nous estimons que les Cyanées de Ptolémée pourraient correspondre, en réalité, au-delà même de la Cyanée asiatique de Strabon, d'Arrien et de Denys de Byzance (située donc près d'Anadolu Feneri), au Soğan Adası, le σκόπελον τε Κολώνης d'Apollonios de Rhodes (2.650 et *scholia ad loc.*) et le Krommyon de Pierre Gilles (*Du Bosphore Thrace* 3.1) ainsi qu'au rocher Eşek Adası, connu par Pierre Gilles (*Du Bosphore de Thrace* 3.1) sous le nom byzantin de Atroparion (dans la région moderne de Çayağzı-Riva). De façon moins probable, on pourrait encore penser aux écueils visibles plus à l'est, sur la baie Kavakoz de la mer Noire (près de la moderne Şile, ancien promontoire Artanès / Ἀρτάκη χωρίον chez Ptolémée, à 15' à l'est du promontoire Bithynia).



Figure 2. Les Cyanées de Ptolémée sur les cartes du Parisinus Latinus 10764.

<sup>36</sup> Cf. aussi Ps.-Arrien § 90.

<sup>37</sup> Pour les sources de ce toponyme, voir W. RUGE, « Πήβας », *RE* II.1 (1914), col. 348. Contrairement à notre hypothèse, Pierre Gilles (*Du Bosphore de Thrace* 3.3) identifiait le Promontoire Bithynien de Ptolémée au Hiéron asiatique.

## D. Bosphore / Dikili taşı à Rumeli Kavağı

On trouve enfin dans des sources de langue grecque, dispersées sur plusieurs siècles d'histoire romaine et byzantine, un quatrième type d'identification des rochers légendaires, qui pourrait correspondre mieux à l'identification originaires de ceux qui habitaient loin du Pont, tels Hérodote et son contemporain Euripide. Ainsi, au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., à Alexandrie, Denys le Périégète dresse la carte scolaire de l'oekoumène, en héritier, au-delà du Pseudo-Scymnos (Apollodore d'Athènes) et de Denys fils de Calliphon, à la fois des itinéraires « empiriques » et des structures géométriques d'Ératosthène<sup>38</sup>. Il écrivait dans sa *Périégèse* universelle versifiée (v. 142-145)<sup>39</sup> :

στεινότατος δὴ κείνος ἀπάντων ἔπλετο πορθμὸς  
τῶν ἄλλων, οἷτ' εἰσὶ πολυκλύστοιο θαλάσσης,  
κυανέας ὅθι μῦθος ἀναιδέας εἰν ἄλι πέτρας  
πλαζομένας καναχηδὸν ἐπ' ἀλλήλησι φέρεσθαι.

Ce <fameux> détroit est le plus resserré de tous  
Ceux qu'a la mer des vagues sans nombre ;  
là, le mythe raconte que les pierres Cyanées,  
implacables dans la mer  
se heurtaient l'une à l'autre, avec un bruit  
retentissant.

Vers la même époque, Denys de Byzance donne une explication bien plus claire de ce que pouvaient être les Symplégades pour un regard vague et lointain :

ἐνθεν μοι δοκοῦσι καὶ Συμπληγάδας ὀνομάσαι τὰς  
πέτρας, ἐπειδὴ προσπλέοντων τε δίστανται καὶ  
ἀναχωρούντων συνίασι, ψευδομένης τῆς προσόψεως  
τὴν δόξαν· ὁ τι γὰρ δοκεῖ πέρας εἶναι, τοῦτ' ἔστιν  
αὐθις ἀρχή.

C'est de là, selon moi, que vient le nom des rochers  
Symplégades, car lorsque l'on avance en bateau  
<les rivages sinueux> se séparent et, lorsque l'on  
s'en retire, ils se rapprochent, selon l'impression  
<créée> par une apparition fautive : car ce qui  
semble être des rochers, c'est encore un rebondi.

Il est, certes, plus difficile pour celui qui remonte aujourd'hui en bateau le Bosphore de le comprendre, mais la lecture de Pierre Gilles et de ceux qui ont vu le détroit avant les aménagements de l'âge industriel justifierait pleinement l'identification des Cyanées-Symplégades avec ces côtes le long desquelles sont éparpillés, en petites îles et presqu'îles, des rochers menaçants, entre les Clés du Pont et jusqu'au-delà des *Hiéra*<sup>40</sup>. Cette identification du détroit, qui remonte à l'imaginaire des détroits mythico-poétiques et qui perdure dans les références savantes des Byzantins<sup>41</sup>, était vraisemblablement reconnue déjà au milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., si le traité de paix de Callias évoquait vraiment la segmentation de la mer intérieure par les Cyanées<sup>42</sup>. La mer « ἐντὸς Κυανέων », au-delà de Hellas, permet

38 Voir v. 311-313, pour l'allignement du Borysthène et des Cyanées. Pour la carte de Denys, nous renvoyons à la thèse inédite de Ch. JACOB, *Géographie et culture en Grèce ancienne. Essai de lecture de la Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie*, EHESS Paris, 1987, et, plus récemment, aux travaux d'E. ILYUSHECHKINA, dont sa thèse, *Studien zu Dionysios von Alexandria*, Groningen, 2010.

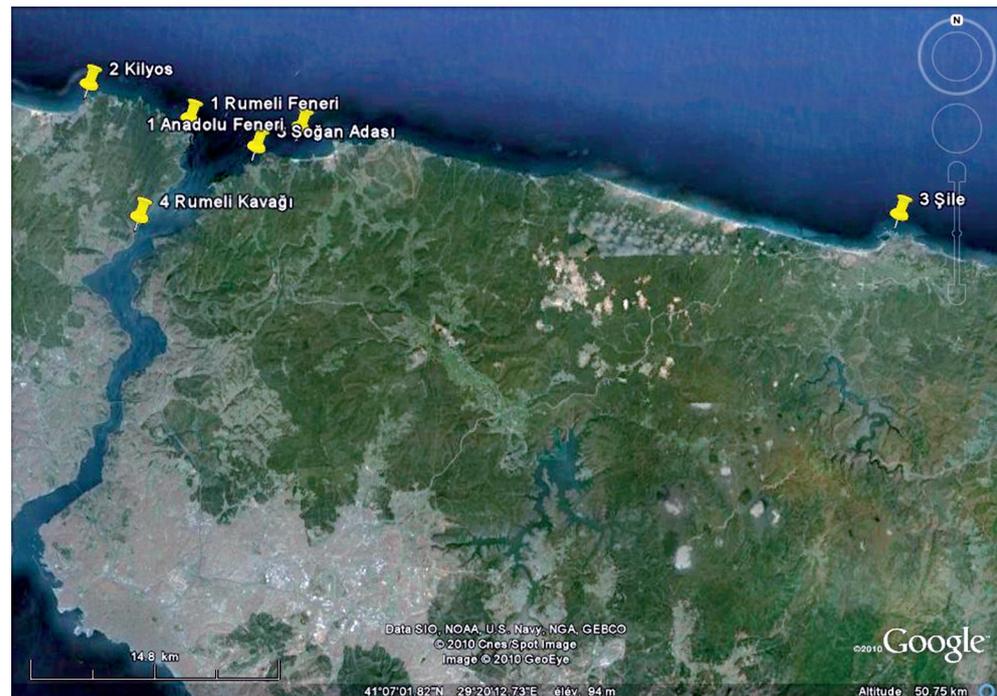
39 Cf. Priscien v. 134-135, 305 ; Eustathe *ad loc.*

40 Voir néanmoins le témoignage de T. SEVERIN, *Le Voyage de Jason. La conquête de la Toison d'Or*, Paris, 1987 (trad. d'après la 1<sup>re</sup> éd., 1985), p. 151sq.

41 *Etymologicum Magnum*, s.u. « Σκολιὸν πόρον » : « Σκολιὸν πόρον λέγουσι τὸν ἀπὸ Βυζαντίου πλοῦν ἕως τοῦ στομίου τοῦ Πόντου, ἐνθα εἰσὶν καὶ αἱ κυάνεαι πέτραι· ἢ διὰ τὸ σκαμβὸν εἶναι καὶ οὐκ ἴσον· εἶκοι δὲ τῷ ξ στοιχείῳ, καὶ θηρίῳ ἔρποντι / On appelle 'passage sinueux' la navigation de Byzance jusqu'à l'embouchure du Pont ; c'est là qu'il y a aussi les Pierres Cyanées. Ou parce qu'il est tortueux et non pas droit. Car il ressemble à la lettre 'ξ' et à un animal qui s'ondule ».

42 Voir Démosthène, *Sur la fausse ambassade* 273 ; Lycurgue, *Contre Léocrate* 73 ; Diodore de Sicile XII, 4, 5 (cf. XI, 3, 8 pour la situation antérieure) ; Plutarque, *Vie de Cimon* 13, 4 (cf. Callisthène 124 F 16, Cratéros 342 F 1b, Aristodème 104 F 1) ; Aelius Aristide, *Panathénaique* 169 Jebb, cf. *Éloge de Rome* p. 202 Jebb ; Himérius de Pruse, *Onatio* VI (Πολεμαρχικός), etc.

Figure 3. Inventaire des localisations historiographiques.



à ceux qui cherchent des effets stylistiques, une allusion rapide au mythe argonautique et aux conditions qui ont déterminé sa localisation pontique<sup>43</sup>.

Lorsqu'ils les ont regardées de plus près, Anciens et Modernes ont donné des noms spécifiques à ces différents rochers qui ont pu représenter les Cyanées de l'intérieur du Bosphore : à la suite de Denys, Pierre Gilles raconte l'histoire d'une *Dikaia petra* près des Clés<sup>44</sup>, d'une Dotinè près de Gypopolis<sup>45</sup> et d'une Tour de Médée sur le rivage asiatique<sup>46</sup>. Plus négligent et surtout regardant de plus loin, Frontin raconte comment la flotte athénienne bloquait à Philippe de Macédoine le passage du goulet qu'on appelle Cyanées<sup>47</sup>. L'historien Procope, bien qu'ayant passé sa vie à Constantinople, n'est pas plus en accord avec les localisations précises des géographes : Cyanées et Hiéron se retrouvent associés pour marquer la limite septentrionale de son Bosphore (*Sur les guerres* III, 1, 8). Ces rocs autour de Dikili taşı, éboulés jadis à la base du Rumeli Kavağı et au sujet desquels le *Black Sea Pilot* (1908<sup>6</sup>, p. 125, *General Chart* 224) mettait en garde les navigateurs, seraient les Cyanées de Procope et d'autres encore, peut-être même d'Hérodote<sup>48</sup>.

Au bout de ce bilan, il faut reconnaître que les Rochers du Bosphore ne pourront jamais être identifiés dans l'absolu, en tant qu'espace historique repérable. Tout ce que

<sup>43</sup> Voir Pseudo-Scymnos v. 820-831 Diller = fr. 12 Marcotte, v. 1016-1019 Diller = fr. 31 Marcotte ; Diodore de Sicile V, 47, 3 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives* XVI, 19 ; Strabon XII, 3, 11.

<sup>44</sup> Denys de Byzance § 69-70 *apud* Pierre Gilles, *Du Bosphore de Thrace* 2.17 (16) *GGM* II, p. 52-53.

<sup>45</sup> Denys de Byzance § 85 *apud* Pierre Gilles, *op. cit.* 2.24 (23) *GGM* II, p. 63-64.

<sup>46</sup> Denys de Byzance § 88-89 *apud* Pierre Gilles, *op. cit.* 3.3 *GGM* II, p. 71-72.

<sup>47</sup> *Stratagèmes* 1.4.13a *apud* Pierre Gilles, *op. cit.* 2.25. Les éditions modernes de Frontin ont généralisé la leçon « Στενώ », qui ne nous semble guère justifiée au regard de la documentation antique sur le Bosphore et, surtout, au regard de l'érudite synthèse de Pierre Gilles, *Du Bosphore de Thrace* 2.25.

<sup>48</sup> P.A. DETHIER, *Der Bosporos und Constantinopel*, Wien, 1876<sup>2</sup> (1<sup>re</sup> ed. 1873), p. 73, proposait leur identification avec la *Turris Timaei* de la *Table de Peutinger*. Pourtant, Denys de Byzance § 77 *apud* Pierre Gilles, *Du Bosphore de Thrace* II.21 *GGM* II, p. 57-58 explique qu'il s'agit d'une tour érigée sur le promontoire de Chryso-rhoas, non pas sur des rochers. Il est donc difficile de retrouver les noms anciens de ces rochers et d'autant plus tentant de supposer que, à différentes époques, ils ont été assimilés, plus ou moins globalement, aux Cyanées/Symplégades/Planctes.

l'historien moderne peut faire est de recenser leurs transfigurations en tant qu'espaces historiographiques (cf. figure 3). Les difficultés des savants anciens d'associer ces noms à des formes géographiques précises ne s'expliquent pas seulement par la méconnaissance de ces hauts fonds et ces groupes de récifs, qui apparaissent dans le trajet sinueux du Bosphore entre les Clés du Pont et la sortie, non sans dangers, vers la mer Noire. En effet, même chez ceux qui étaient originaires de Byzance, l'ambiguïté du paysage persiste, vraisemblablement parce que l'habitude voulait qu'en tant qu'intellectuel, même périplographe, on consultait plus volontiers les histoires locales qu'un pilote formé entre les méandres du Bosphore. Au final, cela illustre l'écart entre la géographie théorique et la géographie pratique : bien que les Rochers apparaissent dans toute la tradition antique et moderne comme le repère par excellence de la navigation entre la Propontide et le Pont, et de la mesure de l'œkoumène, il était et il sera toujours impossible de les saisir dans la mer. Leur histoire, d'espace mythique, modelé en espace interprétatif et recherché ultérieurement dans la réalité, les rend à jamais errantes.

### Conclusions théoriques, solutions de la cartographie électronique

La problématique initiale de cette contribution était la représentation scientifique moderne, critique et exhaustive des Rochers qui ont fait la réputation du Bosphore Thrace, dans la longue durée. La réponse que nous apportons est celle d'une distinction nécessaire entre trois types d'espaces représentés, qui interagissent aussi bien entre eux qu'avec les espaces physiques et vécus<sup>49</sup>. Ces trois types sont l'espace mythique, poétique et historiographique (voir figure 4)<sup>50</sup>.

Lors de leur première apparition dans l'*Odyssée*, les Planctes peuvent être vues comme un exemple d'espace mythique, dans la mesure où le texte dont nous disposons aujourd'hui pourrait faire état d'une époque où le mythe et son expression épique, orale, étaient encore malléables. En effet, ces îles nomades des supposées *Argonautiques* préhomériques rappellent certaines caractéristiques de l'espace mythique, défini par Kurt Hübner en antithèse avec l'espace scientifique<sup>51</sup>. C'est un espace qui n'est pas un conteneur mais une unité en soi. Il dépasse les dimensions de l'espace physique des humains en intégrant le divin. Il est sensible aux influences des espaces réels, perçus par ceux qui le créent, et influe, à son tour, sur ces perceptions. En conséquence, cet espace est susceptible de plusieurs interprétations géographiques différentes, quand il est transposé dans l'espace physique/historique. On ne doit donc pas chercher les Planctes sur une carte matérielle, mais les recréer, à partir de leur relation avec Scylla et Charybde, dans notre propre imagination.

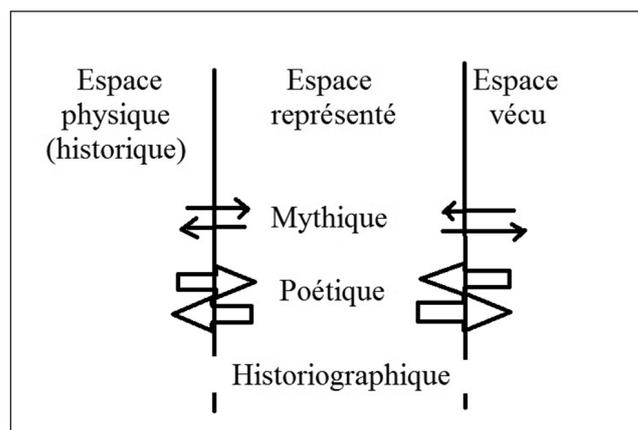


Figure 4. Types d'espaces.

<sup>49</sup> Nous nous appuyons ici sur la triade fondamentale de l'espace socialement construit, telle qu'elle a été présentée par H. LEFEBVRE, dans *La Production de l'espace*, Paris, 1974.

<sup>50</sup> Cf. la triade d'E. CASSIRER, « Mythischer, ästhetischer und theoretischer Raum » (1931), republié dans J. DÜNNE, S. GÜNZEL, *Raumtheorie. Grundlagentexte aus Philosophie und Kulturwissenschaften*, Frankfurt am Main, 2006, p. 485-500, publié en anglais comme « Mythic, Aesthetic and Theoretical Space », dans *Man and World* 2.1, 1969, p. 3-17.

<sup>51</sup> K. HÜBNER, *Die Wahrheit des Mythos*, München, 1985. Cf. le premier type d'espace mythique de Y.-F. TUAN, *Space and Place: The Perspective of Experience*, Minnesota, 1977, « Mythical Space and Place », p. 85-100.

Les Symplégades, synonymes des Cyanées, apparaissent dans les textes de la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. comme des interprétations d'un espace mythique argonautique, localisé à l'embouchure de la mer Noire. Bien que situable, dans une certaine mesure, dans l'espace-temps réel, l'espace poétique reste régi par les lois de la fiction<sup>52</sup> : il est vraisemblable, mais ne veut pas être une copie du réel. Il est sensible à la fois aux évolutions des espaces mythiques et de leurs interprétations et aux conditions historiques des espaces réels auxquels il se rapporte : c'est ainsi que l'on peut expliquer l'équivalence, à certains moments précis de l'histoire culturelle, des Planctes homériques avec les Symplégades-Cyanées du Bosphore. Pour écrire l'histoire – ou, si l'on veut, la géocritique<sup>53</sup> – de leurs attestations, avant et après Apollonios de Rhodes, on peut chercher les éléments du matériel et du vécu qui ont pu susciter certaines caractéristiques de ces paysages, mais on ne doit pas les situer sur un point précis de notre carte, avec l'exigence de les retrouver.

Enfin, l'espace représenté par les historiens et les géographes, bien qu'encore redevable aux poètes, a l'ambition de correspondre à l'espace réel, en quatre dimensions, avec ses lois physiques et historiques. Pour des raisons géographiques, que l'on peut comprendre si l'on pense à la complexité topographique du Bosphore, et pour d'autres historiques, de rivalité de prestige entre les cités de Byzance et de Chalcédoine, que l'on peut deviner dans une documentation fragmentaire et hétérogène<sup>54</sup>, les Rochers ont eu au moins quatre représentations historiographiques. Aucune ne peut pourtant être reconnue aujourd'hui comme historique. Il n'y a pas de "vrais" Rochers, il y a seulement des Rochers identifiés comme tels par différents auteurs à différents moments.

Ces trois catégories et leur ordre nous ont été indiqués exclusivement par la documentation disponible aujourd'hui pour les Rochers. D'autres toponymes du Bosphore montrent néanmoins qu'une évolution en sens inverse, c'est-à-dire d'un espace purement historique vers le mythe, est également possible : un lieu historique, représenté par les historiens, peut être transformé non seulement en espace poétique, mais aussi en espace mythique. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer la localisation absurde de la Salmydèssos thrace en-deçà des Cyanées, dans la synthèse mythographique du Ps. Apollodore (1.9.21 22 [120]). Les besoins de la cohérence mythographique priment sur la science géographique.

Enfin, une réponse à la question de la localisation des Rochers exige non seulement l'étude critique des textes et la systématisation des types d'espaces désignés par un même toponyme. La représentation à but pédagogique reste importante. Le cartographe moderne préférera l'« hyperspace » pour donner une forme figurée, multimédia, à ses conclusions<sup>55</sup>. Le prix de cette fenêtre ouverte vers le passé est l'invention d'une quatrième catégorie d'espace représentatif, électronique, pour les mêmes Rochers, toujours errants.

52 Nous pensons à la notion d'espace poétique, telle qu'elle a été définie grâce aux livres de G. BACHELARD, *Poétique de l'espace*, Paris, 1957, et M. BLANCHOT, *L'Espace littéraire*, Paris, 1988.

53 Cf. les ouvrages de B. WESTPHAL, *Géocritique. Mode d'emploi*, Limoges, 2001 ; *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, 2007 ; *Le Monde plausible. Espace, lieu, carte*, Paris, 2011, etc.

54 Pensons aux travaux de F. VIAN sur la topographie argonautique du Bosphore : « Légendes et stations argonautiques du Bosphore », dans R. CHEVALLIER (éd.), *Mélanges offerts à Roger Dion. Littérature gréco-romaine et géographie historique*, Paris, 1974 (Caesarodunum 9bis), p. 92-104 ; « Les Navigations des Argonautes : élaboration d'une légende », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 3, 1982, p. 273-285.

55 Des exemples possibles sont le projet Hypercities (<http://hypercities.com/>) ou encore les cartes déjà publiées de la région moderne d'Istanbul, sur <http://www.e-harita.com.tr/> ; <http://sehirrehberi.ibb.gov.tr/map.aspx> ; [http://www.istanbul.net.tr/istanbul\\_harita.asp](http://www.istanbul.net.tr/istanbul_harita.asp) (sites disponibles en 2010-2012).